

que

toles », qui
olie et que
Ni baborr
que

Machines pilant les



Prix : 2 francs.

LE
VIEIL
AMI

ALMANACH

1933

En vente chez M. l'abbé CHABAUD,
Cure-Doyen de Guillaumes (A. M.)

LISEZ ET FAITES LIRE
CONSERVEZ CHAQUE NUMERO

LE VIEIL AMI

DANS LA RÉGION DU HAUT-VAR

Le Doyenné de **Guillaumes** comprend tout le canton qui autrefois formait trois doyennés : Guillaumes, Beuil et Saint-Martin-d'Entraunes.

Pour desservir les dix-neuf paroisses de ce Doyenné y a présentement cinq curés chargés, chacun, de plus de leur paroisse propre de trois ou quatre binages.

C'est ainsi que M. l'abbé Chabaud, Curé-Doyen de Guillaumes est chargé des paroisses de **Sauxs, Les Moulins, Saint Brès, Villeplane et Amé.**

M. l'abbé Plent, curé de **Saint-Martin**, assure le service d'**Entraunes, Sussis et Esteng.**

M. l'abbé Le Gall, curé de **Péone**, dessert la paroisse de **Bouchanières**, et M. l'abbé Nicol, curé de **Beuil** s'occupe de **Rotbion.**

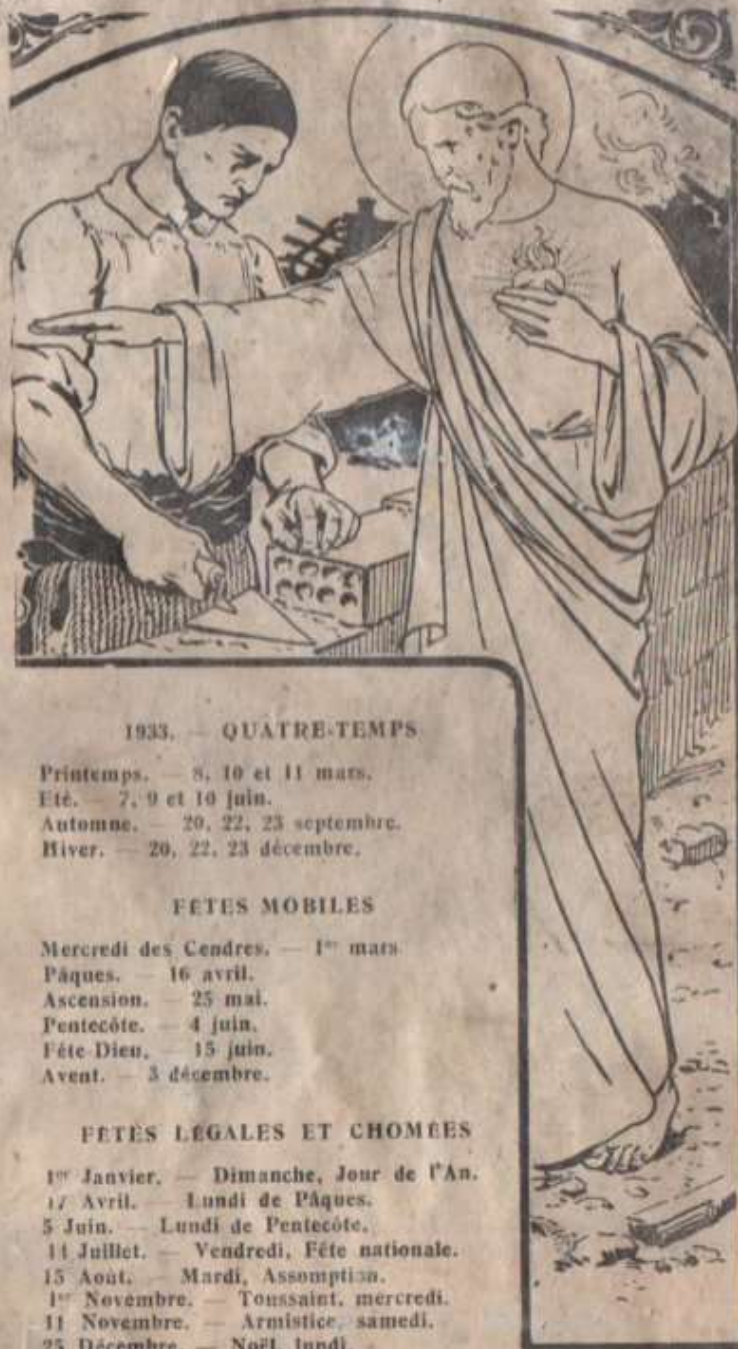
Le curé de **Villeneuve** est chargé d'**Eaux, de Châteauneuf, de Barels et de Tourres.**

Enfin, la paroisse de **Dainis** est confiée au zèle de M. le curé de **Sausses**, du diocèse de **Digne.**

Le ministère de ces prêtres est évidemment assez pénible et difficile dans cette région, une des plus accidentées du Diocèse de Nice. Mais ce ministère est facilité par l'excellent esprit de nos populations laborieuses, bien chrétiennes et fort hospitalières.

La plus grande activité règne d'ailleurs dans le canton du Haut-Var. La vallée est sillonnée tout l'été d'autos et de cars qui vont et viennent entre **Nice et Barcelonnette**, ou qui visitent les incomparables **Gorges de Dainis et du Cians**. Les sports d'hiver ont rendu **Beuil** célèbre et prospère. Le charme de **Saint-Martin et d'Entraunes** ; les beautés du **Quartier de Péone et du Valberg** ; les mélèzes et les horizons de **Saint Barnabé** ; les très vivantes foires de **Guillaumes**, tout cela contribue à faire de notre région du Haut-Var une des plus intéressantes du Département des Alpes-Maritimes.

Ajoutons que nos municipalités, et en particulier nos excellents **Maires**, rivalisent de bonne volonté et d'esprit d'initiative. Restauration d'églises et de presbytères ; construction de routes, formation de syndicats agricoles, rien n'est négligé par nos édiles de ce qui peut contribuer à la prospérité de notre magnifique région.



1933. — QUATRE-TEMPS

Printemps. — 8, 10 et 11 mars.

Été. — 7, 9 et 10 juin.

Automne. — 20, 22, 23 septembre.

Hiver. — 20, 22, 23 décembre.

FETES MOBILES

Mercredi des Cendres. — 1^{er} mars.

Pâques. — 16 avril.

Ascension. — 25 mai.

Pentecôte. — 4 juin.

Fête-Dieu. — 15 juin.

Avent. — 3 décembre.

FETES LEGALES ET CHOMÉES

1^{er} Janvier. — Dimanche, Jour de l'An.

17 Avril. — Lundi de Pâques.

5 Juin. — Lundi de Pentecôte.

14 Juillet. — Vendredi, Fête nationale.

15 Août. — Mardi, Assomption.

1^{er} Novembre. — Toussaint, mercredi.

11 Novembre. — Armistice, samedi.

25 Décembre. — Noël, lundi.




JANVIER

1	D	Circoncision
2	L	s Basile
3	M	s ^e Genev DQ.
4	M	s Rigobert
5	J	s ^e Amélie
6	V	Epiphanie
7	S	s ^e Mélanie
8	D	s Lucien
9	L	s Marcellin
10	M	s Guillaume
11	M	s ^e Hortens PL.
12	J	s Arcade
13	V	Bapt. de J. C.
14	S	s Hilaire
15	D	s Maur
16	L	s Marcel
17	M	s Antoine
18	M	Ch. de s Pierre
19	J	s Sulpice DQ.
20	V	s Sébastien
21	S	s ^e Agnès
22	D	s Vincent
23	L	s Raymond
24	M	s Babylas
25	M	Conv. s. P.N.L.
26	J	s ^e Paule
27	V	s Julien
28	S	s Charlemag
29	D	s Franç. de S.
30	L	s ^e Bathilde
31	M	s ^e Marcelle



DÉMOCRATIE

PARMI les querelles qui divisent les hommes, il en est beaucoup dont il faut chercher la cause dans les mots, sur la portée exacte et le sens desquels l'esprit humain est loin de tomber d'accord : sous la même étiquette se cachent les notions les plus diverses, les idées les plus contradictoires.

Ces mots, ces grands mots abstraits : *liberté, progrès, démocratie, socialisme*, quand ils sont inscrits comme des revendications ou des épouvantails, sur des bannières rivales, sont capables d'engendrer parmi les hommes, faute souvent d'être compris, des haines implacables, et de déclencher des luttes sans merci. Que de causes de conflits seraient supprimées si chacun de ces grands mots était employé dans un sens précis, et exactement compris et de ceux qui les emploient et de ceux qui les entendent.

Choisissons-en deux au hasard, *démocratie et capitalisme* : il sera plus facile que si nous les passions tous en revue, de montrer l'exactitude et l'intérêt de ces analyses.

La démocratie n'est pas l'anarchie qui prétend supprimer toute inégalité ici-bas et toute autorité ; elle n'est pas la démagogie qui affirme avec Rousseau que les hommes naissent bons et égaux en tout et que les lois qu'ils forgent sont nécessairement bonnes et souveraines, ce n'est pas la démophilie qui veut que le gouvernement favorise surtout les plus pauvres et les plus faibles.

La *démocratie* est un état, social et politique, où le consentement et le concours des citoyens se trouvent exigés par le régime de la cité.

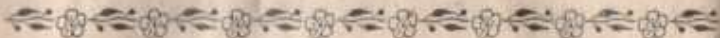
Elle a donc un double aspect : les gouvernés sont traités en citoyens libres qui ont leur avis à donner sur les affaires publiques. Ils ne sont pas considérés comme une poussière d'individus isolés. Ils sont organisés en familles, associations, que l'Etat appelle à collaborer avec lui et qu'il favorise.

La démocratie ainsi entendue n'est pas nécessairement liée à la forme républicaine ; seul l'exclut le régime dictatorial. Elle est un fait acceptable et accepté par le pouvoir civil et par l'autorité spirituelle.

Il est à remarquer que même au temps des monarchies absolues (du 12^e au 18^e siècle) l'Eglise enseignait « le droit naturel des peuples à se constituer en monarchies, aristocraties ou démocraties. » Léon XIII écrivait plus tard : « que les principes de l'Eglise et ses décrets ne réprouvent en soi aucune des différentes formes de gouvernement. »

L'Eglise est indifférente aux formes de gouvernement. Elle impose en pratique le respect des pouvoirs établis. En tant que catholiques, nous avons toute liberté d'être, ou non, démocrates ; ce qui nous engage à l'être c'est que le mouvement démocratique répond à des aspirations parfaitement légitimes et semble l'aboutissant normal d'une évolution qui est, elle-même, légitime. Au lieu donc de nous en tenir à la critique hargneuse d'institutions acceptées par l'ensemble du pays, il nous faut travailler à les améliorer et à corriger progressivement leurs vices, par l'instruction et l'éducation civique des masses.






MARS

- 1 M Cendres
- 2 J s Jacob
- 3 V s Marin
- 4 S s Casimir DQ
- 5 D Quadrages.
- 6 L s^e Colette
- 7 M s Thom. d'A.
- 8 M s Jean de D.
- 9 J s^e Françoise
- 10 V s Doctrovue
- 11 S s Euloge
- 12 D Remlisc. PL.
- 13 L s^e Euphrasie
- 14 M s^e Mathilde
- 15 M s Zacharie
- 16 J s^e Octavie
- 17 V s Patrice
- 18 S s Alexand DQ
- 19 D Oculi
- 20 L s Joachim
- 21 M s Benoit
- 22 M s Emile
- 23 J Mi-Carême
- 24 V s Gabriel
- 25 S Annonciatio.
- 26 D Lactare NL.
- 27 L s Jean, évêq.
- 28 M s Gontran
- 29 M s Eustase
- 30 J s Amédée
- 31 V s Léon

Gillard

CARÊME

CARÊME ! le mot seul fait froid dans le dos... et le mot n'est rien. Mais la chose !... Je vois de suite défilér, dites-vous, les ermites du désert avec leurs quatre figues et leur cruche d'eau... Je vois aussi danser devant mes yeux les mots « jeûne et abstinence ». Je sens la morue mal dessalée me rester sur l'estomac... et remonter.

— Tranquillisez-vous. Pourquoi vous emballer avant de savoir de quoi je vais vous parler.

Le jeûne ? Mais si vous n'avez pas 21 ans révolus, il n'en est pas encore question. Si vous avez accompli vos 59 ans, il n'en est plus question. Et si vous avez un travail pénible, l'Eglise vous en dispense. Pourquoi pousser les hauts cris.

Vous parlez de ces ermites qui jeûnaient ? Mais ils ont vécu des existences fabuleuses : un Saint Paul ermite, 113 ans ; Saint Antoine du Désert, 115 ans ; Saint Arsène, 120 ans.

Regardez les moines qui jeûnent.... ils ont des santés à faire envie.

Un philosophe païen a dit, il y a 20 siècles, un mot cocasse, mais aussi vrai aujourd'hui que de son temps. « Le nombre des maladies vous étonne ? Prenez-vous en aux cuisiniers. Abstinence vaut mieux que bonne chère ».

Vous parlez d'abstinence. Croyez-vous que le boudin gras soit plus digeste que la morue maigre ? Et puis, pensez-vous que Charlemagne, les Croisés et les Chevaliers d'autrefois, qui faisaient maigre tous les jours prescrits par l'Eglise, n'étaient pas plus robustes que nous ? Et qui ne sait que Jeanne d'Arc ne voulait en Carême, pour ravitailler son armée, qu'une cargaison de harengs saurs. La princesse Louise de France, après avoir pris le voile au Carmel, disait un jour au roi de Suède qui était venu la voir : « Sire, c'est ici que l'on prend la belle santé que vous me voyez, et que j'étais loin d'avoir dans les festins du Louvre et de Versailles. »

Mais ce n'est point tant le jeûne et l'abstinence qui sont de rigueur dans l'Eglise, car de l'un et de l'autre on peut être dispensé pour des motifs légitimes, c'est la **mortification**, à petites doses, mais **persévérante**. Elle est nécessaire pour maintenir l'équilibre entre la chair et l'esprit, pour empêcher que se cubre et jette à terre son cavalier, ce poulain plein de feu qui se nomme notre corps.

Le cravacher, lui labourer les flancs ne servirait à rien, si vous ne savez pas, en temps utile, diminuer sa ration d'avoine.



AVRIL

- 1 S s^e Valérie
 2 D Passion
 3 L s Richard PQ
 4 M s Isidore
 5 M s^e Irène
 6 J s Célestin
 7 V s Clotaire
 8 S s Albert
 9 D Rameaux
 10 L s Fulbert PL.
 11 M s Léon, pape
 12 M s Jules
 13 J s^e Irma
 14 Vendredi-Saint
 15 S s^e Anastasie
 16 D Pâques
 17 L Férie DQ.
 18 M s Parfait
 19 M s^e Léontine
 20 J s Théotime
 21 V s Anselme
 22 S s^e Opportune
 23 D Quasimodo
 24 L s Gaston NL.
 25 M s Marc
 26 M s Clet
 27 J s Frédéric
 28 V s Fernand
 29 S s Robert
 30 D s Ludovic



DYPTIQUE DE PAQUES

JOLIE maison, trois étages, large escalier, sculptures à la façade.
 Matin de Pâques... il est 8 heures... Où est donc Monsieur ? Monsieur dort, et il a bien recommandé de le laisser dormir.
 9 heures L... Où est donc Monsieur ? Monsieur dort encore, mais il ne dort plus que d'un œil... Il va s'éveiller.



10 heures !... l'heure de la Grand' Messe ! Où est donc Monsieur ? Monsieur s'est levé, il a fini sa toilette, il prend son café.

11 heures... où est donc Monsieur ? Il fume son cigare et lit paisiblement son journal.

Midi. Où est Monsieur ? Il passe son 'aux-col, met son habit, frise sa moustache, se fait les ongles, prend son chapeau... Monsieur va sortir avec Madame.

Et Madame ? Où est Madame ?... Elle fait sa toilette, il n'y a que trois petits quarts d'heure qu'elle se peint, se poudre et se parfume... elle est prête dans un instant, et sortira avec Monsieur.

Temps splendide, ciel d'azur où brille le plus rutilant des soleils : c'est Pâques. Tout le monde sort pour voir... et être vu.

Madame, tout à l'heure, sera radieuse. On chuchotera autour d'elle, avec un sourire de jalousie : « Voyez donc la jolie toilette ! Mme X..., quelle femme charmante ! »

C'est Pâques : ils sortent tous les deux, ils ont l'air de deux époux satisfaits. Pendant qu'ils sont dehors, sur les murs blancs de leur demeure, le gai soleil de Pâques glisse comme sur un tombeau.

A l'ange de la Résurrection qui chante *Alleluia*, les anges de la demeure répondent : *De Profundis* !

Jolie maison, trois étages, large escalier, sculptures à la façade...

Un appartement au 3^e étage, propre, même coquet.

On s'est levé de bonne heure.

— Marguerite ! viens mettre ma cravate.

— Tout de suite, papa, j'enfile mes chaussures !

— Louise, prends donc, dans le tiroir de la commode, la robe blanche de ta sœur.

— Maman, où as-tu mis mes boutons de manchette ?

Tout le monde bavarde, réclame, répond, plaisante, et tout le monde s'envole et tout le monde va à la messe, car au 3^e étage, tout le monde fait ses Pâques. C'est la joie pour tous, on a tout pardonné, et chacun ici fait son devoir.

Au retour, c'est encore la gaieté au foyer, car la joie déborde toujours des âmes pures.

Le soir, ce sera les Vêpres, car en un jour de Pâques, Papa lui-même va à Vêpres ; puis on sortira ensemble, en famille, contents les uns des autres, et content de soi-même.

Quand l'Ange a chanté *Alleluia*, les anges du 3^e étage ont répondu : « *Alleluia* ».





MAI

- 1 L s Jacq. s Phi.
- 2 M s AthanasPQ
- 3 M Inv. s^e Croix
- 4 J s^e Monique
- 5 V s Pie V
- 6 S s Jean P.Lat.
- 7 D s Stanislas
- 8 L s Désiré
- 9 M s GrégoirPL.
- 10 M s Antonin
- 11 J s Mamert
- 12 V s^e Flavie
- 13 S s Servais
- 14 D s^e J. d'Arc
- 15 L s^e Denise
- 16 M s HonoréDQ.
- 17 M s Pascal
- 18 J s Venant
- 19 V s Yves
- 20 S s Bernardin
- 21 D s^e Gisèle
- 22 L Rogations
- 23 M s Didier
- 24 M s Donat NL.
- 25 J Ascension
- 26 V s Philippe N.
- 27 S s^e Caroline
- 28 D s Olivier
- 29 L s Maxime
- 30 M s Ferdinand
- 31 M s^e Félicie



TOILETTE ET PSYCHOLOGIE

TANDIS que les femmes taxent tous les hommes « d'égoïstes », les hommes ont tendance à considérer leurs compagnes comme des « gouffres de mystère », des « monstres d'hypocrisie ». En vérité la personnalité d'une femme n'est ni plus ni moins secrète que celle d'un homme et le sexe fort, s'il savait ouvrir les yeux, pourrait préjuger aisément, au moins dans les grandes lignes, du caractère et de l'éducation de la femme, simplement à la façon dont cette dernière s'habille.

Mais les hommes sont, en général, assez ignorants en matière de toilette féminine. Ils se contentent de payer les notes ; ils ont tort, car il ne serait pas mauvais qu'ils sachent distinguer à première vue la robe du couturier de celle des galeries, les bas de soie artificielle des bas de soie naturelle, le véritable « petit-gris » de la vulgaire peau de lapin. Ils trouveraient dans ces connaissances de précieux moyens de découvrir derrière le masque dont elles se couvrent souvent, la véritable personnalité des femmes.

Toute robe qui vise à imiter le luxe sans y parvenir, toute fourrure en « ersatz » tape-à-l'œil, un manque d'harmonie dans les couleurs, sont autant de fautes qui révèlent un faible jugement. Une femme sensée aura toujours une toilette en rapport avec sa condition sociale, ce qui ne l'empêchera pas de lui donner le maximum d'élégance compatible avec celle-ci.

Un autre point important, c'est le rapport de la toilette avec l'âge. Une quadragénaire qui arbore des robes de petites filles, ne commet pas seulement une faute de goût, elle montre un coefficient d'avidité très élevé : les avides d'honneur, d'argent ou de plaisirs, ne se résignent pas volontiers à déteiler en temps opportun. Par contre, une femme qui se vieillit avant l'âge est souvent une modeste qui se soumet par avance à l'inévitable !



L'usage du fard est-il à proscrire ? Non, répond un esthète, car un visage féminin, à de rares exceptions près, en a presque toujours besoin.

Concluons : une femme, quelle qu'elle soit, n'est pas un être mystérieux ; sans doute, il n'est pas possible de saisir sa personnalité en conversation, car une femme est toujours sur ses gardes et livre très peu d'elle-même en parlant ; mais un homme qui veut juger une femme, n'a qu'à oublier qu'il est un homme, et faire l'examen détaillé de la toilette de celle qu'il veut juger. Il en tirera le plus souvent d'intéressantes conclusions.

me, et faire l'examen détaillé de la toilette de celle qu'il veut juger. Il en tirera le plus souvent d'intéressantes conclusions.





JUIN

- 1 J s PamphPQ.
- 2 V s^e Emilie
- 3 S s^e Clotilde
- 4 D Pentecôte
- 5 L Férié
- 6 M s Claude
- 7 M s Lié
- 8 J s MédardDL.
- 9 V s^e Pélagie
- 10 S s Landry
- 11 D Trinité
- 12 L s Guy
- 13 M s Ant. de P.
- 14 M s Rufin DQ.
- 15 J Fête-Dieu
- 16 V s Cyr
- 17 S s Avit
- 18 D s Florent
- 19 L s Ger. s. Pro.
- 20 M s Sylvère
- 21 M s^e Alice
- 22 J s Alban
- 23 V s Félix NL.
- 24 S Nat. de s J. B.
- 25 D s Prosper
- 26 L s^e Héloïse
- 27 M s^e Adèle
- 28 M s Irénée
- 29 J s Pier. s Paul
- 30 V s MartialPQ.

P. GILLARD

PROPOS D'ACTUALITÉ

FÊTE-DIEU

DANS les jardins, on avait fait la moisson des fleurs. Les murs des maisons disparaissaient sous les feuillages. Tout le monde songeait à faire toilette, et chaque quartier s'était ingénié pour édifier le plus beau reposoir.

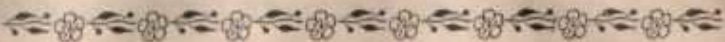
A l'heure dite, Dieu sort de l'église, sous le dais de drap d'or, au son des cloches et des cantiques, au milieu d'une foule de tous âges et de toutes conditions. Les bannières, les encoirs et les humbles dévotés courbés sur le chapelet qu'elles égrenent pieusement... les petits, un ruban neuf dans les cheveux, jonchent de fleurs, d'un geste maladroit mais gracieux, le passage du S. Sacrement. Heure de joie, heure de prière... heure d'union, de bonté et d'amour.

Cela, paraît-il, était dangereux, et c'était encombrant. Le reposoir de la Fête-Dieu, dans maintes et maintes communes, n'a plus le droit de s'accoler contre un mur pendant quelques heures ; les palissades des concours, les baraques des forains, voire les tentes de cirque, sont autorisées à encombrer, pendant des semaines, toute une grande place publique... les cavalcades excentriques, les chars des reines de beauté, les cortèges de grévistes..., tout peut défilé, sauf la calme et pacifique procession de la Fête-Dieu.

Ainsi en a décidé une poignée d'incroyants audacieux, soucieux de reléguer Dieu au fond de la mystique prison du tabernacle.... pour qu'on L'oublie. Ces gens-là font partie de la « Ligue des droits de l'homme », et c'est au nom de la liberté qu'ils proclament la séquestration de ceux qui ne pensent pas comme eux.

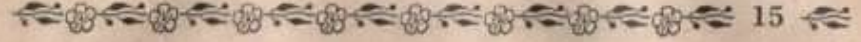
Mais en fait, on ne barre pas plus la route à Dieu qu'on ne peut barrer la route à la lumière. On peut lui interdire l'accès des rues d'une Cité, on ne peut pas lui fermer la porte des foyers, et malgré l'obstacle de la libre-pensée, Dieu continue d'avancer à travers les effervescences du monde...





- 1 S s Thierry
- 2 D Visit. de la V.
- 3 L s Anatole
- 4 M s^e Berthe
- 5 M s^e Zoé
- 6 J s^e Angèle
- 7 V s Elie PL.
- 8 S s^e Virginie
- 9 D s^e Blanche
- 10 L s^e Félicité
- 11 M s Cyprien
- 12 M s Gualbert
- 13 J s Eugène
- 14 V Fête NatDQ.
- 15 S s Henri
- 16 D s^e Estelle
- 17 L s Alexis
- 18 M s Camille
- 19 M s Vinc. de P.
- 20 J s^e Marguerit.
- 21 V s Victor
- 22 S s^e Marie MNL
- 23 D s Appolin
- 24 L s^e Christine
- 25 M s Jacq. le ma
- 26 M s^e Anné
- 27 J s^e Nathalie
- 28 V s Samson
- 29 S s^e Marthe
- 30 D s^e JulietteDQ.
- 31 L s Ger. l'Aux.

Billard



L'ENFANT ET LA FEMME

La mère, je veux dire la femme, bénéficie aussi largement que l'homme de la bienfaisance physique et morale de l'enfant.

« La maternité, a dit A. Daudet, est la raison d'être de la femme, sa fonction, sa force, sa sauvegarde ». Ajoutons y sa santé, et le compte sera parfait.

Le docteur Demade, père d'une famille nombreuse, en donne ce témoignage : « Que de fois, au cours de consultations où nous observions des femmes nerveuses, ai-je dû dire tout haut ou tout bas, avec ou sans diplomatie : « Vous n'avez qu'un enfant, Madame, et c'est bien fâcheux. Si vous en aviez trois ou quatre, vous vous porteriez mieux. Vous ne souffririez d'aucun des malaises qui vous importunent aujourd'hui, vous n'auriez pas le loisir de vous perdre en des analyses et subtilités de tous genres... »

Et le médecin célèbre ajoute : « Dans un grand nombre de cas, la maternité sauve la femme du nervosisme.... Et je n'ai rien dit encore des conséquences morales, religieuses même de cette médication souveraine ».

Si tant de malheurs accablent aujourd'hui la société conjugale, la cause en est sûrement dans cette rarefaction de l'enfant. La petite société se dissout, faute des liens nombreux et solides que forment les enfants. La femme dont le cœur est inoccupé, cherche fatalement le bonheur hors de chez elle — l'homme aussi.

Le cœur de la femme est une place forte qui a besoin d'être défendue. Or, il n'existe pas meilleure défense du cœur féminin, c'est même la première en puissance, que l'enfant, à condition bien entendu, qu'ils soient plusieurs. Les enfants sont les stages nécessaires et assurés de la fidélité conjugale.

Etablissez le bilan de ce que coûte l'enfant et de ce qu'il rapporte. Mettez d'un côté la somme d'argent supputée par les économistes ; additionnez de l'autre, tout ensemble, l'énergie du père, la santé de la mère, la fidélité conjugale et le reste, et concluez vous-même.





AOUT

- 1 M s Pierre ès L.
- 2 M s Alphonse
- 3 J s^e Lydie
- 4 V s Domini PL.
- 5 S s Abel
- 6 D Trans. de NS.
- 7 L s Gaëtan
- 8 M s Justin
- 9 M s Samuel
- 10 J s Laurent
- 11 V s^e Suzanne
- 12 S s^e Claire
- 13 D s Hippol DQ.
- 14 L s Eusèbe
- 15 M Assomption
- 16 M s Roch
- 17 J s Septime
- 18 V s^e Hélène
- 19 S s Flavien
- 20 D s Bernard
- 21 L s Privat NL.
- 22 M s Symphor.
- 23 M s^e Jeanne
- 24 J s Barthélem.
- 25 V s Louis, roi
- 26 S s Zéphirin
- 27 D s Armand
- 28 L s August PQ.
- 29 M Décoll. s.J.B.
- 30 M s Fiacre
- 31 J s Aristide

L'INVENTEUR DU STYLOGRAPHE

Il y a quelque cinquante ans, on connaissait beaucoup en Faucigny un jeune capucin, taillé en hercule : c'était le **frère Candide**, quêteur du Couvent de la Roche. La besace, qu'il savait remplir, ne pesait guère à ses fortes épaules.

Un soir, — c'était à la Cure de Contamines-sur-Arve, — il venait d'achever ses comptes. La plume et le carnet rogagnèrent leur place traditionnelle dans le manteau, et le petit encrier portatif, soigneusement fermé, retrouva sa poche réservée dans la bure elle-même. Le bon religieux récita quelques « Ave », complètement de ceux qu'il avait récités le long de la route et s'étendit tout habillé, comme de coutume, sur le lit bien trop moelleux pour un capucin.

Eut-il des cauchemars, ou fit-il des rêves dorés ? on ne sait. Mais à son réveil il s'aperçut avec stupeur que son habit et ses draps surtout étaient maculés de grosses taches noires. D'un bond il fut sur pied. Qu'était-il arrivé ? on le devine : la fiole d'encre s'était débouchée et son contenu s'était écoulé jusqu'à la dernière goutte.

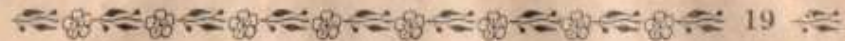
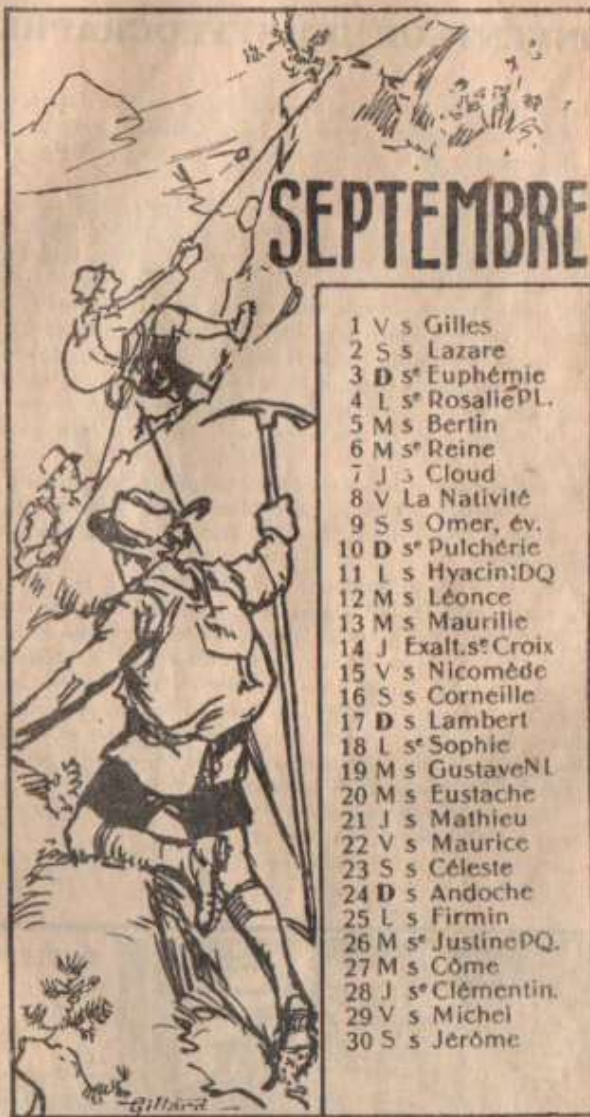
Le frère regardait consterné les pâtes sombres qui se découpaient en dessins sinueux sur la toile blanche. Qu'allait dire Monsieur le Curé ? Qu'allait dire surtout la servante, en apercevant dans cet état les beaux draps récemment lessivés !

Le quêteur s'en alla tout simplement, le fatal encrier à la main, conter sa mésaventure au curé : celui-ci s'en amusa fort, et la gouvernante essaya d'imiter son maître. Toutefois, frère Candide jura qu'on ne l'y reprendrait plus. Bon mécanicien, il chercha le moyen d'éviter la réédition d'un si fâcheux accident. « Si je mettais une plume à la place du bouchon de mon encrier », pensa-t-il.

Dès son retour au couvent, il prend un tube en laiton, le ferme d'un côté n'y laissant qu'un orifice minuscule pour le passage de l'encre et y assujettit une plume. A l'autre bout, il engage un morceau de liège, qu'une tige de fer taraudée doit faire monter et descendre à la manière d'un piston. Le stylographe était trouvé.... en marche pour de nouvelles quêtes.... les beaux draps blancs du presbytère sont à l'abri de nouveaux désastres.

De ceux qui arborent fièrement à leur pochette un **stylo doré**, combien savent qu'ils doivent ce commode instrument à un capucin savoyard ?





TIMIDITÉ

La timidité est un défaut de la volonté. Elle naît d'un excès de défiance en soi — ou d'un amour-propre excessif, — crainte de déplaire ou de ne pas briller suffisamment. Elle engendre un sentiment de gaucherie qui s'accroît sous les regards étrangers. Et ce déséquilibre intérieur s'étend des pensées aux paroles, si bien que les mots, maladroitement assemblés, sombrent dans le bredouillage.

Replié sur lui-même, le timide se réfugie dans l'inaction, inaction souvent préjudiciable à ses intérêts personnels, familiaux ou professionnels. Des mille formes où se manifeste la timidité, une des plus fréquentes est le respect humain. Un philosophe japonais, Yoritoru, raconte à ce propos l'anecdote suivante.

« Nous discutons un jour en grand Conseil, une question diplomatique très controversée. Nos partisans redoutaient surtout un de nos adversaires, homme d'un grand mérite, quoique timide. Aussi étions-nous fort inquiets quand il prit la parole. Mais à ce moment son voisin le plus proche, se penchant à son oreille, l'avisa d'une incorrection dans un détail de sa toilette. Ce fut une déroute. L'orateur perdit aussitôt son aisance, la crainte du ridicule s'éveilla en lui, il balbutia et quitta la salle.... » Un respect humain excessif, né de sa timidité, lui fit perdre une cause qu'il aurait peut-être gagnée.



Un des supplices du timide, c'est l'appréhension. Il exagère, il aggrave les sujets d'inquiétude que son imagination seule a forgés. Il voit de l'ironie dans un sourire ; du mépris dans l'impassibilité. Il ressemble à ce peintre qui eut peur un soir en rentrant chez lui, d'une tête horrible qu'il avait peinte sur une de ses toiles, pour illustrer une histoire de magie.

Source d'ennuis et de souffrances parfois, la timidité peut être parfois préjudiciable, quand elle paralyse le timide au point de l'empêcher de réclamer ses droits ; quand elle encourage l'audace des malhonnêtes qui savent tirer parti chez autrui, de ce regrettable défaut.

La timidité, comme tout défaut, peut se corriger, mais que les éducateurs se souviennent que ce n'est pas en le soulignant au malheureux qui en est affligé, qu'ils ont chance d'obtenir quelque résultat.





OCTOBRE

- 1 D s Remi
- 2 L ss Angès Gar.
- 3 M s^e Fauste PL.
- 4 M s Franç.d'As.
- 5 J s Constant
- 6 V s Bruno
- 7 S s Auguste
- 8 D^s Brigitte
- 9 L s Denis, év.
- 10 M s Paulin
- 11 M s^e Clément DQ
- 12 J s Séraphin
- 13 V s Edouard
- 14 S s Calixte
- 15 D^s Thérèse
- 16 L s Léopold
- 17 M s Florentin
- 18 M s Luc, évêq.
- 19 J s Savinien NL
- 20 V s Aurélien
- 21 S s^e Céline
- 22 D s Mellon
- 23 L s Hilarion
- 24 M s Magloire
- 25 M s Crépin PQ.
- 26 J s Rustique
- 27 V s^e Antoinette
- 28 S s Simon
- 29 D s Narcisse
- 30 L s Arsène
- 31 M s^e Lucile

POUR FAIRE UN BON MÉNAGE

DANS une affaire commerciale, deux hommes qui mettent en commun leurs possibilités de réussite, ont tout intérêt à ne pas se ressembler. Il leur suffit de s'entendre. Deux hyper-excités ou deux déprimés, ne feront rien de bon ensemble ; un actif, ambitieux, d'esprit vif et imaginatif, se complétera très bien avec un associé pondéré et pourvu d'un solide jugement. Le premier apportera l'esprit large, l'audace ; le second jouera le rôle de critique et de frein, en passant au crible de son jugement les conceptions hardies de son partenaire.

Or, le mariage est une association, et l'accord des partis est donc aussi nécessaire pour en assurer le succès. Sans doute le facteur sentimental intervient, mais la passion ne doit pas détruire le jugement, et la raison doit dicter, en fin de compte, les motifs d'acceptation ou de refus.



Deux époux présentant les mêmes goûts et les mêmes habitudes, ne pourraient pas fonder un foyer durable ; deux prodigues, en s'unissant, connaîtront sûrement la misère. Deux émotifs auront de pénibles scènes conjugales ; leur mobilier et leur vaisselle s'en ressentiront ; la vie deviendra un enfer. Deux jaloux finiront dans le drame ou la douloureuse séparation. Deux faibles de jugement ne sauront pas conduire leur barque et feront les sottises les plus inat-

tendues. Deux cupides porteront leur avarice au carré, l'un renchérissant sur l'autre ; ils vivront sordidement.

Il y a donc danger à unir deux êtres dont les dispositions de base sont identiques. La sagesse consiste à appairer deux individus qui sont en quelque sorte complémentaires l'un de l'autre, en évitant toutefois que se rencontrent deux défauts fondamentaux de sens contraire. Un hyper-actif, par exemple, et une déprimée, ne pourront jamais s'entendre ; une mondaine coquette, et ce qu'on est convenu d'appeler « un ours », n'auront guère d'intimité ; chacun d'eux se fera sa vie à soi, l'une voulant vivre dans le monde, l'autre le fuyant.

Il faut donc, pour faire bon ménage que, dans une disposition donnée, l'écart du degré ne soit pas tellement grand que ne puisse s'établir entre les deux époux un « modus vivendi », mais une légère dissemblance de caractère et de tempérament est nécessaire à la bonne entente conjugale et à la bonne marche du foyer.

Un mari quelque peu dépensier sera freiné par une femme économe ; un brin de coquetterie et de la sociabilité chez la femme, corrigera chez le mari une tendance à la sauvagerie.

Une femme gaie active, sera dans le ménage le contrepois d'un mari pes-



DÉCEMBRE

1 V s Eloi
 2 S s^e Aurélie PL.
 3 D s^e Avent
 4 L s^e Barbe
 5 M s Sabas
 6 M s Nicolas
 7 J s Ambroise
 8 V Immac.Conc.
 9 S s^e Léocadie
 10 D s^e Valère DQ.
 11 L s Daniel
 12 M s^e Constance
 13 M s^e Luce
 14 J s Nicaise
 15 V s Mesmin
 16 S s^e Adélatde
 17 D s^e OlympeNL.
 18 L s Gatien
 19 M s Darius
 20 M s Théophile
 21 J s Thomas
 22 V s Fabien
 23 S s^e VictoireDQ.
 24 D s^e Emilienne
 25 L Noël
 26 M s Etienne
 27 M s Jean, apôt.
 28 J ss Innocents
 29 V s^e Eléonore
 30 S s Roger
 31 D s SylvestrePL

gillard

LES ARÈNES ESPAGNOLES

LA COURSE DE TAUREAUX



Dans l'immense cirque, 15.000 personnes attendent la tuerie.

Toutes les classes de la société sont fraternellement unies — quand il s'agit de plaisirs on laisse volontiers les haines communier, avec le même cœur, dans cette lutte sauvage qui va mettre aux prises l'esprit et la bête. En France, il ne manque pas de bonnes âmes pour réprover ces combats qui heurtent par leur violence, leurs sentiments d'humanité ; pourtant lorsque nous nous révoltons contre ces mœurs, avouons-le, nous songeons moins à l'homme qu'au taureau. Mais il faut

assister à l'une de ces courses, pour comprendre ce qu'il y a de beau et de grand dans la force et l'élégance du torero qui évite sans aucune émotion apparente le choc d'une monstrueuse masse de chair, déchaînée, haletante, les yeux sanglants, l'écume à la gueule ; c'est la lutte de l'intelligence et de la souplesse contre la force instinctive et brutale.

Dans l'humble chapelle aux murs peints à la chaux, le torero s'était agenouillé devant le rétable de Notre-Dame des Désarçonnés ; deux flammes anémiées tremblaient devant l'image, il se signa lentement, pria avec ferveur, indifférent aux rumeurs de la foule qui saluait avec allégresse, des gradins de l'arène l'entrée des banderillos et des picadors. Soudain la rumeur de la foule éclata en applaudissements frénétiques et 15.000 cris d'admiration jaillirent des poitrines. C'était une vedette qui faisait son entrée dans la piste ruisselante de soleil, d'enthousiasme et d'odeurs animales. Et cette foule, autre bête non moins effrayante et stupide que la bête qui allait être sacrifiée pour elle, faiseuse de popularité qu'elle était capable de détruire aussitôt pour une passe mal faite, cette foule versatile trépignait de joie dans l'attente de la mort de la bête ou de l'homme. D'instant en instant son potentiel électrique augmentait et tous les yeux étaient fixés sur le toril.

Des reporters, envoyés par des journaux qui ne vivent que des courses de taureaux, bavardaient dans l'attente d'un mot, d'une signature. Un torero, lors-

qu'il est célèbre, est plus entouré qu'une vedette de cinéma, ses mots sont historiques, son nom est connu de toute l'Espagne. Ces célébrités passent comme des météores et tous les gamins miment sur les trottoirs, contre d'invisibles taurillons leurs passes savantes et leurs sauts souples et élégants.

Les domestiques de l'arène, habillés de bleu et rouge allaient et venaient dans le corral. Le cortège se formait. D'abord les matadors, puis les banderilles, très espacés les uns des autres. Derrière eux les picadors montés sur des chevaux au ventre soigneusement matelassé et, pour terminer le cortège, 3 mules, pomponnées comme des poupées, gracieuses comme des demoiselles, chargées d'enlever après les courses les cadavres des taureaux.

Minute impressionnante que celle où ces hommes pouvaient se recueillir encore quelques secondes et songer à ceux de leurs aînés que l'on avait emportés éventrés par les cornes de la bête qu'ils n'avaient pas su éviter. Une dernière fois ils se mettaient sous la protection de leur madone, appréhendant l'heure où, de la porte du toril, la bête allait bondir furieuse et sanguinaire. Ils arrangeaient leur cape, cambraient fièrement le torse sur les cuisses gainées de soie et attendaient l'ennemi, impassibles.

La magnifique tragédie allait se jouer entre la bête et l'esprit, image de cette lutte incessante dont chacun de nous est le théâtre quotidien, symbole du heurt continu entre ces deux forces de sens contraire qui nous agitent et nous tourmentent.

Quinze mille spectateurs allaient frémir d'enthousiasme et de terreur durant les rapides péripéties d'un combat dont la mort d'un des deux adversaires était l'enjeu.

La grille du toril était ouverte, le taureau était sur l'arène...



— Garçon, quelle heure est-il ?
— J'sais pas : c'est pas moi qui sers votre table...



— Papa m'a dit que si c'est pour une facture, il y est pas....



Le Col et le Lac du Grand Saint-Bernard

Les deux « Saint-Bernard »

PARMI les passages alpins faisant communiquer la France et la Suisse d'une part, avec l'Italie d'autre part, deux, fréquentés depuis la plus haute antiquité, méritent une mention spéciale. Ils encadrent le Mont-Blanc.

Au Nord : le **Grand Saint-Bernard**, (à 2.473 mètres) situé entre la vallée italienne d'Aoste et le Valais suisse.

Au Sud : le **Petit Saint-Bernard**, situé entre la Savoie de Tarentaise et la même vallée d'Aoste, à 2.188 mètres d'altitude ;

Ces deux cols ont reçu le nom du grand Religieux qui sanctifia et civilisa toute cette région. Ils étaient déjà très fréquentés sous la domination romaine : le Grand Saint-Bernard s'appelait alors **Mont Joux** (Mons Jovis) car il s'y trouvait un temple dédié à Jupiter ; tandis que le Petit Saint-Bernard s'appelait **Colonne Joux**, du nom d'une colonne supportant la même idole, à l'œil formé d'une pierre précieuse ou « escarboucle ».

La tradition rapporte que l'apôtre Saint Pierre lui-même, en l'an 57, avait évangélisé la contrée ; mais au X^e siècle, l'invasion des Huns ou Hongrois, puis celle des Sarrazins, rétablirent le paganisme

dans les Alpes, tandis que piller, rançonner et tuer les voyageurs passant par les deux cols, devenait l'occupation principale des nouveaux habitants.

Dieu eut pitié de son peuple et suscita **Saint Bernard de Menthon**.



« En 923, nous dit un vieux chroniqueur savoyard, au bord du lac d'Annecy, dans le château de Menthon, naquit Bernard, fils de Richard, baron de Menthon, et de noble Bernoline de Duing. Son enfance s'épanouit en amabilités gracieuses envers ses parents et en attitudes adoratrices et angéliques envers Dieu. Envoyé dans la ville séductrice de Paris, il y étale son intelligence de toutes les sciences humaines de l'époque, et, en même temps, il enflamme le cœur de ses compagnons de l'amour de la divine vertu de charité, car il veut être ange ici-bas : il a fait vœu de virginité ; le monde n'est rien ; il est trop petit pour remplir son grand cœur.

« Rappelé de Paris, son père lui prépare un brillant tournoi. Là, malgré sa volonté, on lui assure pour fiancée la fille du Seigneur de Miolans, Marguerite. En même temps, le démon lui fait son tournoi : pourquoi ne pas obéir à la voix des parents ? La voix de Dieu a bien le temps ; pourquoi laisser vacante, inoccupée une si brillante situation sociale ? pourquoi fuir les plaisirs du monde ? Comme réponse, il fait une

lettre testamentaire : il lègue à sa fiancée Jésus pour époux, qu'elle accepte avec une grande joie, et, miraculeusement, la veille de la noce, il quitte Menthon et s'envole à tire d'ailes vers l'Eglise d'Aoste, qu'il choisit pour son épouse. Dès lors, Menthon devint le séjour des larmes et d'une tristesse irritée.

« A genoux devant la Vierge, dans l'église d'Aoste, Saint Bernard la remercie d'avoir brisé tous ses liens terrestres, quand providentiellement l'Archidiacre, qui est son oncle maternel, l'accoste, l'invite à sa table, et aussitôt ils ne forment plus qu'un cœur, qu'une âme.

« Par lui il est présenté au sacerdoce, et sa vie pure, humble répand un tel parfum de sainteté que la première prébende vacante lui est attribuée. L'Evêque le choisit pour faire des missions dans son diocèse, et sa réputation est telle que tous les évêques des alentours le réclament pour évangéliser leurs peuples ; la Tarentaise



Portrait de Saint Bernard
conservé à l'Hospice du « Grand-Saint-Bernard »

ne fut pas oubliée. Grâce, à sa prière, à son humilité et surtout à sa pénitence, sa prédication était si persuasive, si onctueuse que les cœurs les plus endurcis revenaient au bien.

« L'Archidiacre étant mort, d'une voix unanime Saint Bernard fut choisi pour le remplacer ; il fait une opposition violente à ce choix ; seul, un rayon de lumière céleste l'oblige à accepter, car il lui reste la mission de chasser le paganisme des Alpes et d'établir deux hospices.

os bien au-dessous de zéro alors qu'on vient de quitter le printemps, malgré la couche de neige durcie qui comble entièrement cette dernière petite vallée que je vois si nue et si creuse, malgré les avalanches menaçantes du Mont-Mort et de la Chenalette, malgré le roc lui-même que l'on entamera... Et l'on passe, des jours et des nuits durant, des glaçons à la barbe... et la chanson aux lèvres.



Le lac du Grand-Saint-Bernard

Lannes commence entre minuit et 2 heures : en chantant, il monte, atteint l'hospice au matin du 15 mai, redescend à travers le petit lac qui ne dégèle qu'en juillet et finit en Italie, puis s'établit à Saint-Rhémy, au revers du passage. Et chaque soir, deux mille hommes arrivent à l'hospice, y restent la nuit, en repartent le matin ; et chaque jour, deux autres milliers d'hommes y défilent et s'arrêtent aux tables dressées devant le couvent. Autour d'eux, les religieux suisses s'empressent et servent les deux verres de vin et la petite ration de pain de seigle et de fromage qu'une charitable Constitution de 1420 leur prescrit de donner aux voyageurs qui passent... Ils donnèrent tout ce qu'ils avaient amassé ou fait venir à grands frais ; ils donnèrent jusqu'à leur part, jusqu'à la gêne et à la privation pour eux. Rien que le 15 mai, ils distribuèrent 1.295 bouteilles de vin et 831 livres de fromage... Deux ans après, ils reçurent 18.000 francs d'indemnité, la moitié seulement de ce que leur octroyait le gouvernement français ; l'autre moitié s'était perdue...

Cependant l'animateur de la marche audacieuse était, depuis le 17 mai, à Martigny, en la résidence du prévôt du Grand Saint-Bernard, prélat qui porte la mitre et la crosse. De là, il lançait des ordres précis en tenant compte des détails, comme sait le faire le génie. Et le 20, avec le prieur Murith et le procureur général, à son tour, il part. Il s'arrête à Bourg-Saint-Pierre, où, dans un vieil hôtel, on visite la chambre, religieusement conservée, où Napoléon déjeuna ; le fauteuil, le bureau, le couvert...

Cela fait, il enfourche une mule que conduit le Valaisan Dorsaz. Mais il monte mal et la mule glisse à un passage où des éboulis surplombent un abîme...



Grand-Saint-Bernard
Descente du côté suisse

Le conducteur vigoureux retient la monture et affermit l'homme frêle : il sauve César et sa fortune, tout en faisant la sienne propre. Car Bonaparte qui, à cette heure, force la montagne avec 40.000 hommes, 5.000 chevaux et 50 canons, le fait tout bonnement causer. Ainsi le Premier Consul apprend-il que le rêve de l'homme est d'acheter la petite maison où il habite... Quatre mois après, le 23 septembre, le vainqueur de Marengo mandait par lettre au prévôt du Grand Saint-Bernard d'acheter en son nom la petite maison, pour Dorsaz qui lui sauva la vie...

Le soir du 20 mai, Bonaparte à son tour est à l'hospice aux murs solides, aux petites fenêtres, au rude perron, tel que le représente le tableau de Girardet au Louvre, tel qu'il est encore aujourd'hui.

Fut-ce là, fut-ce à la table des religieux ou en une autre pièce qu'un instant fit halte le Premier Consul ? On ne le sait. Le certain, c'est qu'il ne s'y arrêta que pour dîner et, par le petit lac gelé, descendit aussitôt en Italie... Vingt-cinq jours après, c'était la gloire de Marengo payée de la mort de Desaix. Alors, Bonaparte se souvint du Grand Saint-Bernard perdu dans les blancheurs, et il y fit ensevelir Desaix sous un haut mausolée de marbre, blanc et froid comme la neige, qu'ensemble, héroïquement, ils avaient vaincue.



C'est l'esprit plein de ces souvenirs que je fis, il n'y a pas longtemps, le « Tour du Mont-Blanc » circuit touristique qui de Tarentaise, passe par le Petit Saint-Bernard, la Vallée d'Aoste, le Grand Saint-Bernard et fait rentrer en Haute-Savoie par la vallée du Rhône suisse et les bords magnifiques du Lac Léman.

Après une montée de 28 km., en quittant la Tarentaise, on arrive au Col du Petit Saint-Bernard. Juste avant les bâtiments de l'hospice, on est tout surpris de voir la route barrée par une barrière mécanique de passage à niveau. Y a-t-il donc un chemin de fer à pareille hauteur ? Pas du tout ; nous tombons seulement sur le poste de carabiniers italiens, renforcés ou contrôlés par une section de « chemises noires », eux-mêmes suivis d'une compagnie de « garde-finances » ou douaniers. Le col est bien gardé. Formalités interminables, visa des passeports ; enfin nous passons, en cachant soigneusement mon appareil photographique qui me servira d'ailleurs peu sur le territoire italien ; ce serait risquer gros, car cette région est « zone militaire » et... on rencontre un carabinier à chaque détour de la route.

Nous arrivons, pressés par le flot humain qu'à midi déversent autocars et automobiles.

« Dans le col étroit où tiennent seulement l'hospice, et, en face, l'hôtel qui, le court été, en est le locataire, rien d'autre qu'une cour, ou plutôt un passage entre les deux bâtiments, raconte une voyageuse moderne. Les régiments de Napoléon y faisaient moins de bruit que la vingtaine d'autocars et les cinquante automobiles qui grouillent et pétaradent les uns contre les autres, débordant les pentes suisses et italiennes. Dans le calme des monts et de la vie religieuse, c'est l'invasion brutale et cosmopolite moderne. Et, à part quelques sincères voyageurs qui pensent et cherchent, c'est la clientèle internationale, riche et blasée, qui regarde sans voir et que l'on rencontre partout. On déjeune, on fait quelques pas, on visite en vitesse et donne du pain aux chiens célèbres, très grands, très beaux, couchés, l'œil sanglant, fauves et blancs, au soleil, puis l'on repart à la demie de 2 heures, ronflant, piaffant, klaxonnant, comme on était venu, sans âme, sans pensée : on a vu le Grand Saint-Bernard, bruyant comme un caravansérail... »



Les chiens du Saint-Bernard font partie des curiosités à voir

« Alors, tout d'un coup, ceux qui restent éprouvent un immense soulagement dans le grand silence qui tombe. A leur tour, ils vont voir et bien voir, puis s'en aller au-devant du Saint oublié par tous ces gens auxquels, cependant, il prépara le gîte. Un gîte aujourd'hui devenu si profane que se pose une question douloureuse et primordiale, pour les admirables religieux de l'austère sommet :

« — L'été, vous voyez ce qu'il en est chaque jour, me dit l'un d'eux ; l'hiver, les frontières sont si bien gardées depuis la guerre, si différente aussi, qu'il ne passe plus ici d'ouvriers, de trimardeurs, même de... contrebandiers que l'on puisse secourir. Dans ces conditions, devons-nous rester huit mois et demi pareillement isolés, quand il y aurait des ministères à remplir ailleurs ? Ne vaudrait-il pas mieux nous fondre avec d'autres chanoines de Saint-Augustin ? Notre grand but s'en va... »

Oui, le but que tous nous connaissons depuis notre enfance et qui frappait notre imagination dans une vision de neiges épaisses, de malheureux ensevelis que découvriraient de bons chiens et que ranimeraient de dévoués religieux, ce but s'en va, tué par la civilisation. Pourtant, s'il n'y avait plus un jour l'hospice, presque millé-

naire, qu'importeraient un palace banal et de vulgaires touristes ? Le Grand Saint-Bernard ne serait plus qu'un passage triste, vide de poésie, d'âme et de charité !

Mais cela ne sera pas. Les religieux, Chanoines réguliers de Saint-Augustin, desservent plusieurs paroisses du Valais ; leurs novices sont de futurs curés. D'autre part quelques-uns d'entre eux viennent de partir au Thibet, au cœur de l'Asie, pour fonder un hospice dans un passage fréquenté par les caravanes, à près de cinq mille mètres d'altitude, celle de notre Mont-Blanc !

Ainsi l'esprit des fils de Saint Bernard n'est pas éteint : cette congrégation, comme tant d'autres, ne cherche qu'à se rendre utile, tout en sanctifiant ses membres. On ne peut se défendre d'admirer ces hommes vaillants ; et quelle tristesse pour un Français de se rappeler l'exil injuste imposé à nos religieux, à nous !... A qui ont profité leurs dépouilles ?...

En redescendant vers la vallée du Rhône, vers le Valais fertile et pittoresque, nous méditons tout cela. Nous suivons en sens inverse, le trajet de l'armée de Bonaparte ; à Bourg-Saint-Pierre, nous visitons l'auberge où il séjourna. Puis après Martigny, c'est le retour en France, avec un regard d'adieu — ou plutôt d'au-revoir — jeté aux neiges éternelles du massif du Saint-Bernard.

AOUT 1931.



L'Hospice du Grand Saint-Bernard

L'HABITUDE

L'HABITUDE, dit-on est une seconde nature. C'est vrai, puisqu'elle arrive, par l'hérédité, à créer l'instinct. Elle incline le vivant et même ceux qui naîtront de lui, à la répétition des actes qui lui sont coutumiers.

Consultez les magistrats qui composent les tribunaux pour enfants, ils vous diront qu'il y a des écoliers qui,

par l'effet de la carence paternelle, ne fréquentent pas régulièrement l'école. Ce sont les mêmes qui, devenus adolescents, ne pourront pas se plier aux travaux quotidiens de l'atelier. Ils vivront de vols, de maraudes, de prostitution, de mendicité, de ces métiers de fortune qui pourvoient tant bien que mal à leur nourriture, mais il leur sera impossible de tenir une place, de s'astreindre pendant un certain temps à une besogne continue. Ils sont forcés à la récidive, ils finissent par être esclaves de leurs délits antérieurs. A peine ont-ils purgé leur peine et quitté la prison, qu'ils recommencent leur existence vagabonde.

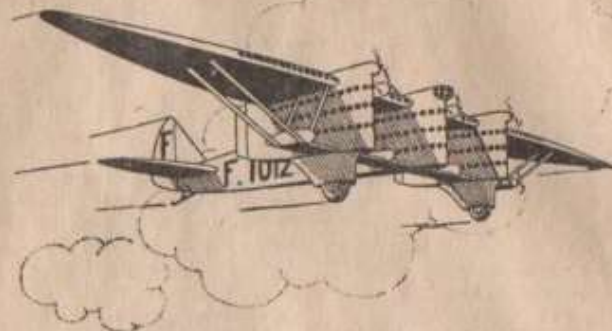
La vertu elle-même n'est pas autre chose qu'une disposition habituelle qui rend bon celui qui la possède, et l'habitude pourrait se définir dans ce cas particulier, une machine à fabriquer la vertu. Il faut reconnaître que la condition de l'homme serait bien misérable, si la répétition des actes vertueux n'avait pas pour effet de les rendre plus faciles.

Qui ne voit, par conséquent, les périls de l'habitude ! Quand elle est bonne, elle donne à la vie son assiette, et l'affranchit de perpétuels recommencements dans l'ordre intellectuel comme dans l'ordre moral ; si elle est mauvaise, elle aggrave l'inclination de l'homme au mal, et asservit son libre arbitre à un point, qu'il lui est très difficile ensuite de se libérer de ce joug pesant.

L'homme vertueux, tout préservé qu'il est par le rempart des bonnes habitudes, n'est pas pour autant impeccable. Il peut avoir à repousser les redoutables assauts des passions.

Il ne convient donc pas de se fier à l'habitude jusqu'à la présomption, car il arrive que l'énergie primitive languit et s'éteint, alors que rien n'est changé aux actes qui en furent la manifestation et qui n'en sont plus que la simulation. Qu'un choc se produise, l'apparence tombe en poussière, et l'on découvre qu'il n'y avait plus, en dessous, rien de vivant.

Il ne suffit donc pas d'avoir des habitudes extérieures, il faut s'efforcer d'en renouveler et d'en vivifier l'esprit par une attention et un effort perpétuels. C'est la raison d'être de ces fêtes, commémoraisons, anniversaires que l'on se plaît à célébrer, et qui sont des occasions de réveiller le cœur qui sommeille et l'intelligence qui s'engourdit : c'est la raison d'être de ce désir constant que l'on trouve chez les héros et chez les saints, d'être toujours meilleurs et toujours plus forts, de peur de se laisser gagner par le froid de la vieillesse et de la mort.



PARIS NEW-YORK EN 1950

Nous sommes heureux d'offrir à nos lecteurs une coupure inédite d'une lettre adressée par un voyageur aérien, en 1950, à l'un de ses amis, et dans laquelle il lui raconte les péripéties d'un de ses voyages Paris-New-York et retour.

Je dormais encore profondément ce matin à l'Hôtel Universel ou j'étais descendu, lorsque je fus réveillé brusquement par le chasseur.

A demi plongé dans un rêve agréable, chose assez rare, j'admonestais inconsciemment celui qui osait ainsi me rappeler aux dures réalités de l'existence terrestre.

... 8 heures...

Je devais, en effet, appelé par une affaire, quitter Paris à 9 heures pour New-York.

Les yeux mi-clos par le sommeil qui m'enveloppait encore, je quittai, après un effort surhumain, le lit qui me retenait si jalousement.

Chasseur ! un billet avion pour New-York, je pars de suite.

— Voici, Monsieur, j'en ai toujours sur moi... 3.000 francs.

Habillé en hâte, je sortis de ma chambre. Sur le palier, l'ascenseur m'absorba et me conduisit au cinquième sous-sol où le pneumatique m'attendait.

Ces Français ont des idées saugre-

nues : Savais-tu que pour conduire les voyageurs aériens du centre de Paris au port aérien du Bourget ils ont construit un tube pneumatique ?

Imagine-toi un cylindre, à l'intérieur duquel sont disposées des banquettes semblables à celles des anciens tramways qui circulaient dans Paris.

Je rentrais, l'on m'assit, l'on me fixa solidement au moyen de courroies, puis on vissa la porte étanche.

Une secousse à tout rompre, deux minutes de course folle, une deuxième secousse... puis la porte s'ouvrit.

Ouf... Je sortis, j'étais au Bourget...

Là, devant moi, je trouvai le super-avion transatlantique F. 1012. Quelle masse ! 50 tonnes... 100 mètres d'envergure... Quand je pense aux avions de 1930, quels coucous ; 2 heures pour aller de Paris à Bruxelles. Enfin, tout cela est heureusement très loin...

Tu penses bien que je n'ai pas perdu de temps à terre, je suis vite monté dans l'aérotransat, et la faim me tenaillant, je me suis précipité dans le « Dining aerial room » afin de me restaurer. Je m'installai près d'un hublot, et tout en dégustant mes toasts, j'assistai au décollage...

Une vibration formidable s'empara de toutes choses, l'oiseau monstrueux sembla subir une crise de folie, et soudainement, au summum de ses convulsions,

il s'arracha de la terre, comme s'il la méprisait, je vis l'écorce de notre vieille planète descendre comme pour nous quitter et disparaître en tournoyant comme un liquide à l'intérieur d'un entonnoir... Puis dans ce tourbillon confus, l'aperçus Montmartre.

Je me mis à songer à ma douce soirée de la veille passée, en compagnie de ce vieux Kid, à la place du Tertre, à ces rues essoufflantes et tortueuses qui y mènent, à ces ruelles ruisselantes de vétusté dont les vieux pavés usèrent tant de semelles cosmopolites ; aux cabarets qui vous y retiennent, au champagne qui vous y grise, et « qu'on ne trouve que là ».

Toutes ces pensées tourbillonnaient au fond du tourbillon et au fin fond de l'entonnoir la Terre se laissait choir.

Une nuée passa langoureuse..... une quinte de toux (effet de la respiration artificielle) m'extirpa de mon rêve... nous étions à 15.000 mètres. Je quittai ma table et me promenai.

J'aime beaucoup circuler à l'intérieur de ces machines, lorsque la distribution d'oxygène est bien réglée. Ce jour-là, tous les voyageurs respiraient à l'aise, sauf une vieille dame qui suffoquait un peu, mais tu sais, l'asthme s'accommode mal de la respiration artificielle.

Tout en continuant ma promenade à travers le bâtiment, je m'engageai dans les locaux des pilotes.

Je rendis visite au commandant.... « 20.000 mètres d'altitude me dit-il, les alizés sont réguliers, dans trois heures nous serons à New-York.... tout à fait l'horaire prévu. Il est 9 heures, à midi nous toucherons la terre américaine ».

Te rappelles-tu notre voyage Paris-New-York après l'avant-dernière guerre de 1914, six jours, ce ne serait plus possible de voyager ainsi !!!

Après avoir remercié le Commandant (que je commence à connaître depuis que je voyage presque journellement sur cette ligne) je continuai ma promenade.

Je m'arrêtai près d'un hublot pour regarder le paysage, mais je ne vis rien, ni ciel, ni eau, ni terre, rien que le soleil, dont les rayons arrivaient difficilement à percer l'épais carreau recouvert

d'une couche de glace plus épaisse encore. La vue du néant me plongea brusquement dans des songes planétaires. Je pensai à ce pauvre fou de Dickson qui, hier, de Chicago, essaya d'atteindre la lune. Il quitta bien la Terre, mais tomba dans l'Ether. Plus de nouvelles de lui, à mon avis il doit être perdu....

Même pour un million de dollars je ne tenterai pas le coup.

Je pensai aussi à ce banquier allemand, Fritzmann, qui lança sur le marché les titres de la nouvelle Société Générale des Transports Interplanétaires. Ce n'est pas moi qui jetterais mes capitaux dans un tel gouffre....

... Soudain, une sonnerie... puis la voix d'un haut parleur...

« Les voyageurs pour New-York, préparez-vous à descendre, nous toucherons terre dans 5 minutes. »

Par le hublot j'aperçus la statue de la Liberté.... Cette liberté me fait peur, elle a l'air de vous dire avec sa torche à la main : « Ne descends pas, ou je te brûle » !

L'atterrissage se fit normalement et dans la foule je retrouvai mon ami Johnson, quelle joie de se revoir.... Il m'invita à déjeuner et sentant que le repas pris à bord était déjà lointain, j'acceptai.

A une heure, nous étions enfin à table, à 2 heures nous y étions encore et à 3 heures aussi !..... Quel havard ce Johnson !!!

Enfin, je me levai, car je ne voulais pas manquer mon rendez-vous de 9 heures à Paris avec un de mes amis.

Sitôt à bord, je courus à ma cabine où je m'assoupis, en lisant les journaux.

.....
Je m'éveillai pour entendre une sinistre voix s'exclamer : « Paris, voici le Bourget » !

Déjà ! Mais oui, pourtant...
Trois minutes de pneu et je retrouvai la place de l'Opéra.

Tu avoueras, mon cher Jim, qu'aujourd'hui, je n'ai pas perdu mon temps. A Paris à 8 heures.

A New-York à 12 heures.
Je retrouvai Paris à 19 heures.

(Extrait du « Guide des Lignes Aériennes Farman »).



LA BOUGEOTTE

Il y a peu de temps de cela, un de nos premiers ministres déclara que les Français de la nouvelle génération étaient atteints d'une maladie bizarre : « La Bougeotte »...

« Il n'en mourraient pas tous... mais tous étaient frappés !... »

A ce sujet, voici l'interview que nous avions obtenu du fameux savant Mathieu Laensberg, professeur agrégé de sciences : « L'être humain, nous dit le célèbre Académicien, appartient à la catégorie des mammifères dits : « Véhiculés-vehiculants » !... Sa vie comporte un cycle de trois périodes.

La période « Primaire » est celle du « véhiculé » (ainsi que la « Tertiaire »... d'ailleurs, je vais vous le démontrer). Nous sommes, en effet, « véhiculés » dès notre naissance par les bras de nos parents... dans une poussette... dans la voiture des chèvres, et... à dos d'âne. Ce genre de propulsion est intégralement « animale »...

La période « secondaire » ou « self transport » est celle du « véhiculant »... à propulsion mixte « mi-animale, mi-mécanique ». C'est l'âge des premiers pas, du cheval à bascule, de la trottinette, du patin et du vélo.

Enfin la période « tertiaire » à propulsion mécano-dynamique. L'individu est à nouveau « véhiculé » et sa vitesse s'accroît en raison directe de la diminution de ses efforts... C'est l'âge du tramway, de l'ascenseur, du chemin de fer, du bateau, de l'auto, de l'aérostat, de l'avion.

Les « véhiculés-vehiculants » sont prédisposés à la « Bougeotte », affection microbienne épidémique et endémique à la fois, dont l'hérédité remonte au premier geste d'Adam tendant la pomme à Eve....

Voici pour terminer quelques symptômes du « bougeotteux » automobiliste (car ils varient avec le véhicule). Au premier stade : « l'incubation »... le malade examine toutes les voitures, Rolls, Talbot, Panhard... et il achète une Rosengart bi-place... Au deuxième stade... il compulse le guide Michelin, circule avec un bidon d'essence à la main et dit à ses amis « Je vais taper mon petit 350.... » Enfin à la période de décroissance, il vend sa bagnole pour payer les frais du garage... et parfois ceux d'hôpital... »

Ainsi parla, Mathieu Laensberg, l'éminent Recteur.



Adieu, Josette ! »



Mais oui, Josette, tu as raison, profondément raison. L'Enfant-Jésus est la forme la plus vivante, la plus expressive qu'ait prise parmi nous l'universelle Providence divine. Tous les biens qui nous arrivent, nous arrivent par lui; y compris les gentils petits cadeaux de la nuit de Noël; ces cadeaux sans

doute sont des riens, mais des riens qui, dans la pensée de l'enfant, peuvent prendre une valeur de représentation symbolique, dans laquelle entrent tous les biens possibles. Et que ces biens nous arrivent par l'Enfant-Jésus, immédiatement ou médiatement; peu importe, c'est toujours vers lui que doit monter notre action de grâce.

(Echo paroissial de Marcenat).



La belle France. — Deux aspects du Lac d'Annecy



Le Sanctuaire de N.-D. de La Salette

Le Pèlerinage de La Salette

LE 19 septembre 1846, la Sainte Vierge Marie apparut à deux enfants, dans un coin perdu des montagnes du Dauphiné, près du village de La Salette. Sur les lieux de l'Apparition fut érigé un Sanctuaire qui, s'il n'a pas la notoriété mondiale de celui de Lourdes, est très fréquenté par les populations du Sud-Est. Pour le faire mieux connaître, et lui susciter de nombreux Pèlerins, nous reproduisons le récit de l'Apparition, tiré des *Annales de Notre-Dame de la Salette*.

Le Sanctuaire a été édifié en pleine montagne, à 1800 m. d'altitude, mais reste d'un accès relativement facile, au moyen d'autos spéciales, au départ de Corps, sur la route de Grenoble à Gap.

Pour tous renseignements, s'adresser à M. l'Econome du Pèlerinage de La Salette, par Corps (Isère).



Pour bien comprendre l'Apparition de La Salette, il faut la rattacher à l'ensemble dont elle fait partie, c'est-à-dire, à cette série de manifestations mariales qui se sont produites en France, au cours du XIX^e siècle : apparition de 1830, à Paris, dans la chapelle de la

Elle ne parle que le patois et ne comprend pas un mot de français. Moins intelligente que Maximin ; d'esprit étroit, borné, ce qui se manifeste déjà par un caractère maussade et se traduira plus tard par des entêtements pénibles ; un attachement exagéré à son sens propre, qui lui créeront bien des difficultés.

Tels étaient les deux enfants que la Vierge a choisis pour en faire les témoins de son Apparition et les confidentes de son Message. Elle pouvait difficilement aller les chercher plus bas. En les choisissant si frustes, si ignorants, si grossiers, elle a voulu sans doute rendre plus éclatant le miracle, mais aussi, nous donner une leçon d'humilité...

L'Apparition

Et c'est par hasard que ces deux enfants se rencontrent sur la montagne, le 19 septembre 1846. Cette circonstance me paraît importante à établir, parce qu'elle permet de démontrer qu'il n'y a pas eu, entre eux, de préméditation.

Mélanie est donc bergère au hameau des Ablandins, et chaque jour elle s'en va, dans la montagne, garder les vaches de son maître Baptiste Pra.

Maximin, lui, n'est pas berger. Il vit à Corps, chez ses parents, gardant à l'occasion l'unique chèvre du père Giraud, et la gardant très mal ; mais il n'est pas berger, et c'est tout à fait par hasard que nous la trouvons à la tête d'un troupeau.

Voici dans quelles circonstances. Un autre propriétaire des Ablandins, Pierre Selme, a un berger qui tombe malade. Le dimanche, 13 septembre, il descend à Corps pour lui trouver un remplaçant. Il s'adresse à son ami, le charron Giraud, et le prie de vouloir bien lui prêter son petit Maximin pour une huitaine. Le père Giraud, qui connaît son bonhomme, commence par refuser, déclarant que Maximin est trop léger, trop étourdi, et que ce serait une folie de lui confier un troupeau. Mais Selme a absolument besoin de quelqu'un ; il insiste, promet de surveiller son berger du coin de l'œil... si bien que le père Giraud finit par céder. Et c'est ainsi que le lundi matin, poussant devant lui les cinq vaches qui lui sont désormais confiées, Maximin gravit pour la première fois les pentes du Planeau. Il est accompagné de son maître qui pendant toute la semaine travaillera à sa prairie de montagne. Les premiers jours s'écoulaient sans incident. Maximin, sous la surveillance de Selme, s'acquittait tant bien que mal de ses nouvelles fonctions.

Et c'est, probablement, le vendredi que les enfants font connaissance. Les deux troupeaux se sont rapprochés ; les deux bergers se rencontrent... Ils entament une conversation et apprennent qu'ils sont, tous deux, originaires de Corps. Ils ne se connaissaient pas ; la chose est toute naturelle, d'abord, à cause de la différence d'âge, et ensuite, parce que, depuis cinq ans, Mélanie était constamment absente du village natal. Ils passent l'après-midi à s'amuser gentiment, tout en surveillant leurs troupeaux, et le soir, à l'heure accou-

tumée, ils redescendent aux Ablandins, ravis de leur rencontre et se donnant rendez-vous pour le lendemain sur la montagne.



Le lendemain, c'était le 19 septembre ! C'était un samedi, jour consacré à la Très Sainte Vierge ! Un samedi des Quatre-Temps ; jour de pénitence ! C'était, en outre, la veille de la fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs ; circonstances liturgiques, qui font déjà prévoir le caractère dominant de cette Apparition, qui sera un caractère d'austérité, de réparation et de pénitence.

Les deux bergers sont montés, chacun de son côté, sur le Planeau. Selme est encore là, qui achève de faucher sa prairie. La journée est idéalement belle ; pas un nuage dans le ciel, pas un brouillard dans les combes de la montagne. A midi, quand la cloche du village sonne l'Angélus, Selme fait remarquer à son berger, que le moment est venu d'aller abreuver le troupeau. Maximin se dispose à obéir, mais il dit : « Je vais appeler Mélanie en passant ! » De fait, il appelle la bergère et tous deux, contournant le Planeau, débouchent sur le Collet — petit col qu'occupe aujourd'hui la terrasse de la Basilique — poussent leurs vaches vers la « Fontaine des Bêtes », et descendent eux-mêmes vers la « Fontaine des Hommes » pour y prendre leur repas. Ils déjeunent frugalement des provisions tirées de leurs musettes. Puis, ils viennent s'asseoir sur un banc rustique, fait de quelques cailloux amoncelés, surmontés par une grande pierre plate, au bord de la « Petite Fontaine ».

Et là, contrairement à leurs habitudes, eux qui ne dormaient jamais l'après-midi, ils se sentent envahis par un besoin immense de sommeil. Ils s'étendent sur le gazon, à une petite distance l'un de l'autre, et ils s'endorment... Combien de temps a duré leur sommeil ? On ne le sait pas exactement, car les petits bergers en ce temps-là, n'avaient pas de montre ! Mais, d'après les indications qu'ils ont données plus tard sur la position du soleil, au moment de l'Apparition, on peut supposer qu'elle eut lieu vers 3 heures de l'après-midi.

Mélanie se réveille la première et, ressaisie par son instinct de bergère, elle cherche des yeux son troupeau. Ne l'apercevant pas, elle réveille Maximin. Tous deux gravissent la pente du Collet et arrivés sur la hauteur, ils aperçoivent leurs vaches qui ruminent, paisibles, dans la prairie au pied du Gargas. Pleinement rassurés, ils se dispo-

sent à redescendre au fond du ravin, pour prendre leurs musettes qu'ils avaient laissées à côté du banc de pierre.

Mélanie descend la première (Maximin s'attardant un instant sur le Collet) et arrivée à mi-pente, à l'endroit actuellement occupé par les statues des « Enfants », elle pousse un cri de stupeur... Elle vient d'apercevoir, au fond du vallon, à la place du banc de pierre, un globe de lumière « dont la clarté était telle, dira-t-elle plus tard, que la lumière du soleil semblait une ombre auprès d'elle ». Epouvantée par ce prodige, elle appelle Maximin au secours : « Viens donc, Mémin, viens donc voir ce qu'il y a là-bas ».

Maximin accourt et, arrivé près de Mélanie, il voit lui aussi le globe lumineux. Il a peur, à son tour ; mais cependant il se montre plus courageux et, brandissant son bâton de berger, il dit à Mélanie : « Garde ton bâton ; moi je garde le mien, et si ça nous fait du mal, je lui en donnerai un bon coup ».

La précaution devait être inutile... Et c'est à ce moment-là que le globe de lumière s'entr'ouvrit « comme si on avait tiré un rideau », dirent les enfants. Et, au milieu de cette auréole, ils aperçoivent une femme, assise sur le banc de pierre, les coudes sur les genoux, la tête dans les mains, et dans une attitude si triste, si désolée, qu'ils la prirent tout d'abord « pour une pauvre mère que ses enfants avaient battue et qui s'était ensauvée dans la montagne ». Et, en parlant ainsi, les petits bergers ne croyaient pas si bien dire... car c'était bien une « pauvre mère » qui était là ! c'était notre Mère du ciel, qui s'en venait, dans ce ravin perdu de la montagne, pleurer sur les péchés de ses enfants de la terre et, par le spectacle de ses larmes, essayer d'attendrir leurs cœurs et de les ramener à de meilleurs sentiments.

Au bout d'un moment, la « Belle Dame » se lève... Je dis « la Belle Dame », car c'est le nom que les enfants donneront toujours à leur Apparition. Ils ne diront jamais qu'ils ont vu la Sainte Vierge — ils ne le savent pas — elle ne s'est pas nommée ! Ils diront toujours qu'ils ont vu une « Belle Dame ».

Donc, la Belle Dame se lève et se tournant vers les bergers, leur



dit : « Avancez, mes enfants, n'ayez pas peur ; je suis ici pour vous conter une grande nouvelle ».

Et le timbre de sa voix est si doux, son aspect si maternel, que les enfants n'ont plus peur. Ils se sentent en confiance, et sans hésiter ils répondent à l'invitation de la Belle Dame, qui, de son côté, fait quelques pas le long du ruisseau ; et la rencontre se produit à l'endroit qui est actuellement occupé par le groupe de la « Conversation ». Ils sont arrivés près d'elle, « si près d'elle, diront-ils, qu'une personne n'aurait pas pu passer entre Elle et nous ». Ils sont entrés dans le halo de lumière qui l'enveloppait toute, et là ils ont pu la contempler à loisir. Ils ont dit que c'était une femme d'une taille élancée, plus grande que la moyenne. Elle est vêtue d'une robe blanche, très ample, très longue, descendant jusqu'aux pieds, montant jusqu'au cou, munie de longues et larges manches, dans lesquelles la Belle Dame cachera ses mains pendant toute son apparition. Elle est coiffée d'un bonnet blanc, tuyauté, de forme haute, pareil, j'imagine, à ceux que portaient alors les femmes de la région. Sur le devant du bonnet, s'érige un diadème, fait de rayons lumineux, qui semble reposer sur une couronne de roses multicolores. Elle porte sur les épaules un fichu, blanc comme la robe, bordé lui aussi d'une guirlande de roses et d'une chaîne aux lourds maillons de fer, qui symbolise sans doute les chaînes du péché que la Vierge venait briser.

Sur la poitrine, elle porte une grande Croix, suspendue à son cou par une chaînette d'or, et dont les bras sont armés du marteau et des tenailles de la Passion. Un Christ y est attaché, qui, au dire de Mélanie, semble encore vivant, comme si, à travers les siècles, il poursuivait sa longue et tragique agonie.

Elle a un tablier jaune, qui est le vêtement du travail et qui, sans doute, est là comme l'emblème de l'humble « servante » du Seigneur... Elle est chaussée de blanc, et autour de ses chaussures, court une troisième guirlande de roses toutes petites.

Tel est le costume de la Vierge, que les enfants ont décrit et qu'on a essayé de reproduire dans les statues de bronze qui représentent les



diverses phases de l'Apparition. Mais on n'y a pas réussi, car, chaque fois que les deux voyants se sont trouvés en présence de ces statues, ils n'ont pas pu s'empêcher de dire leur déception et de déclarer que cela ne ressemblait en rien à la chose merveilleuse qu'ils avaient contemplée... Ce qu'ils avaient contemplé, c'était un corps glorieux, un corps transfiguré, un corps qui n'était que lumière.... Et le bronze est impuissant à traduire de la lumière !

Les larmes

Et la « Belle Dame » pleurait ! Dès que les enfants ont pu contempler son visage, ils ont constaté qu'il était inondé de larmes, de grosses larmes qui coulaient de ses yeux, sans d'ailleurs troubler l'harmonie de son visage, ni le timbre de sa voix. Et ces larmes ne tombaient pas jusqu'à terre, mais, arrivées à la hauteur des genoux, elles se dissipaient dans la lumière. Ces larmes, qui caractérisent l'Apparition de La Salette, paraissent, de prime abord, invraisemblables dans les yeux de la Très Sainte Vierge, qui se sont ouverts à la lumière de l'au-delà et qui baignent maintenant dans la céleste Béatitude. Il semble que la Vierge qui est au ciel, ne peut plus pleurer, puisque les larmes sont toujours le symbole d'une souffrance. Mais ces larmes deviennent toutes naturelles quand on sait voir en elles une actualisation des larmes jadis réellement versées, une projection dans le présent, pour les rendre plus émouvantes, des douleurs que jadis la Vierge a réellement endurées pour notre salut.

Le Discours

Et c'est là que, le visage noyé de larmes, la Belle Dame va adresser aux deux bergers ce discours que nous considérons comme son message officiel et que je vais vous lire, tel que les enfants l'ont rapporté, le soir même, à leur retour aux Ablandins.

Si mon peuple ne veut pas se soumettre, je suis forcée de laisser aller le bras de mon Fils ; il est si lourd et si pesant que je ne puis plus le retenir. Depuis le temps que je souffre pour vous autres ! Si je veux que mon Fils ne vous abandonne pas, je suis chargée de le prier sans cesse ; et vous autres, vous n'en faites pas cas ! Vous aurez beau prier, beau faire, vous ne pourrez récompenser la peine que j'ai prise pour vous !

C'est le préambule. La Vierge se présente et précise le sens de son apparition. Elle vient ici comme la Médiatrice, comme la Réconciliatrice des pécheurs. Elle est celle qui, dans le ciel, prie sans cesse pour nous et, par son intercession, s'efforce de retenir le bras de son Fils, alourdi par nos crimes. Elle vient, précisément, nous dire quels sont les péchés qui alourdissent davantage le bras divin.

Elle signale d'abord la profanation du dimanche dont Pie IX disait déjà que c'était « le péché mortel de la France »... :

Je vous ai donné six jours pour travailler, je me suis réservé le septième, et on ne veut pas me l'accorder. C'est ça qui appesantit tant le bras de mon Fils.

Puis, le blasphème :

Ceux qui conduisent les charrettes, ne savent pas jurer sans mettre le nom de mon Fils au milieu ; ce sont les deux choses qui appesantissent tant le bras de mon Fils.

Et maintenant la Vierge va prédire les fléaux qui seront les châtiments de ces péchés, si on ne se convertit pas. Comme elle parle à deux petits bergers qui ne connaissent que les choses de la campagne, c'est à la vie des champs qu'elle empruntera toutes ses images et toutes ses comparaisons :

Si la récolte se gâte, ce n'est rien qu'à cause de vous autres ; je vous l'ai fait voir, l'année dernière, par les pommes de terre ; vous n'en avez pas fait cas ; c'est, au contraire, quand vous en trouviez de gâtées, que vous juriez, que vous mettiez le nom de mon Fils. Elles vont continuer à pourrir, et à Noël, il n'y en aura plus.

Jusqu'à ce moment-là, la Belle Dame a parlé en français ; et je vous ai dit que les enfants ne parlaient pas cette langue. Maximin en comprenait quelques mots ; Mélanie, rien du tout. Aussi, au moment où la Belle Dame parle de pommes de terre, Mélanie se penche vers son compagnon comme pour lui demander ce que tout cela veut bien dire. Alors, la Vierge interrompt son discours et dit : « Ah ! mes enfants, vous ne comprenez pas le français ; eh ! bien, je vais vous le dire autrement. »

A partir de ce moment, elle leur parlera en patois — dans ce patois de Corps, qui est une variante du dialecte provençal.

Pourquoi la Vierge a-t-elle parlé d'abord aux enfants dans une langue qu'ils ne comprenaient pas ? — Certes, elle ne pouvait pas l'ignorer... Il me semble que c'est pour produire un miracle qui sera la première preuve du caractère surnaturel de son apparition. Et, de fait, ce qui frappera le plus les gens des Ablandins, le soir même, lorsqu'ils entendront pour la première fois le récit, ce sera de constater que ces deux enfants qui, le matin, étaient incapables de dire un mot de français, débitent maintenant, dans cette langue, un long discours. Et cela, en réalité, est extraordinaire. Il n'est pas possible, humainement parlant, que ces deux bergers, dont la mémoire était inculte, aient pu retenir du premier coup, à une simple audition, un discours assez long, dans une langue qui leur est étrangère. Il y a là un véritable miracle, d'ordre intellectuel, qui constitue la première preuve de l'Apparition.

Et la Belle Dame continue en patois :

Si vous avez du blé, il ne faut pas le semer. Tout ce que vous sèmerez, les bêtes le mangeront ; et ce qui viendra tombera en poussière quand vous le battrez. Il viendra une grande famine ; avant que la famine vienne, les enfants au-dessous de sept ans prendront un tremblement et mourront entre les bras des personnes qui les tiendront ; les autres feront pénitence par la famine. Les noix deviendront mauvaises et les raisins pourriront.

Au sujet de ces fléaux, remarquons que la Vierge les présente

sous une forme conditionnelle. Elle a dit en commençant : « Si mon peuple ne veut pas se soumettre ». Elle va dire dans un instant : « S'ils se convertissent... ». De sorte que, ces fléaux peuvent être conjurés par une conversion toujours possible. Et il est certain qu'elle se produisit à la suite de l'Apparition et qu'il y eut dans toute la région un retour à Dieu qui ne fut ni aussi général, ni aussi durable qu'on aurait pu le souhaiter, mais qui n'en fut pas moins réel et capable, jusqu'à un certain point, de désarmer le bras de Dieu.

Remarquons, d'autre part, que tous ces fléaux prédits par la Vierge de La Salette ont eu un commencement de réalisation. A Noël 1846, il n'y a plus dans le pays une pomme de terre bonne. Les années qui suivent sont marquées par une mortalité infantile extraordinaire. Quant aux maladies des raisins et des noix, rien ne pouvait les faire prévoir en 1846, car les noyers du Dauphiné et le vignoble français étaient en pleine prospérité. Et, quelques années plus tard, noyers et vignobles devaient être dévastés par toutes sortes de maladies jusqu'alors inconnues.

Les secrets de La Salette

Après avoir prédit ces fléaux, la Belle Dame interrompt son message public pour confier aux enfants une communication particulière, qu'on a appelée « le secret de La Salette ». Maximin reçoit d'abord le sien. Pendant quelques instants, Mélanie voit remuer les lèvres de la Belle Dame, mais n'entend aucun son ; si bien qu'après l'apparition, elle dira naïvement à Maximin : « Qu'est-ce qu'elle te disait quand elle ne disait rien ? »

Puis, ce fut à son tour de recevoir son secret. Pendant quelques minutes, Maximin n'entend plus parler, si bien que le petit étourdi, n'étant plus occupé par le discours de la Belle Dame, s'amusa à faire rouler, avec son bâton, des pierres qui allaient jusque sur les pieds de l'Apparition : Mélanie le lui reprochera plus tard.

Que renferment ces secrets confiés aux deux petits bergers ?

Personne ne saurait le dire. Les enfants les ont d'abord jalousement gardés, malgré les instances pressantes, indiscretes, maladroites, faites auprès d'eux pour les leur arracher.

En 1851, ils se décident, à contre-cœur, à les mettre par écrit pour qu'ils soient communiqués au Pape. Ces deux lettres, mises par les enfants, sous pli cacheté, sont portées à Rome par M. Rousselot, vicaire général, et M. Gerin, curé de la Cathédrale, qui les remettent directement au Pape. Pie IX en prend connaissance. Après avoir lu le secret de Maximin, il dit : « Il y a ici la naïveté d'un enfant ». Après avoir lu celui de Mélanie, son visage serait devenu triste et il aurait dit : « Ce sont des malheurs qui menacent la France. Elle n'est pas seule coupable ; l'Italie, l'Allemagne, toute l'Europe mérite aussi des châtements. Ce n'est pas sans raison que l'Eglise est appelée militante ; vous en voyez le capitaine... » Ce qui est sûr, c'est que ni Pie IX, ni aucun de ses successeurs, n'a jamais éprouvé le

besoin de rendre publique cette communication. Et l'on peut affirmer que les secrets portés au Pape en 1851, n'ont jamais été officiellement publiés.

Plus tard, en 1879, Mélanie, se considérant comme déliée du secret, et agissant sous des influences qu'il serait facile de démêler, publiera « son » soi-disant secret, publication d'allure apocalyptique, à quoi il ne faut attacher aucune importance. L'Eglise aussi bien nous y invite, car si elle n'a pas condamné le Secret lui-même, elle interdit formellement, sous les peines les plus graves, toute publication ou discussion à ce sujet — ceci dans l'intérêt même de la dévotion envers Notre-Dame Réconciliatrice de La Salette, que l'Eglise déclare expressément ne pas vouloir atteindre par cette défense. (Décret du S. O., 21 décembre 1915). Inclignons-nous devant cette décision de l'Eglise. Laissons le secret à ceux à qui il était destiné et ne retenons que le message public, le seul qui nous concerne, le seul que la Vierge a chargé les enfants de faire passer à tout son peuple, et qui en effet renferme les leçons de vie chrétienne qu'elle avait l'intention de nous donner ici.

Suite du Discours

La Belle Dame reprend son message et dit :

S'ils se convertissent, les pierres et les rochers eux-mêmes se changeront en monceaux de blé et les pommes de terre seront ensemencées par les terres.

Expressions imagées, par lesquelles la Vierge veut signifier les bénédictions spirituelles, ou même temporelles, qui seront la récompense d'une conversion sincère.

Et maintenant, elle va donner aux enfants des conseils de vie chrétienne : « Faites-vous bien votre prière, mes enfants ? »

Et les pauvres petits, qui ne la faisaient pas bien, leur prière, parce que personne ne la leur avait apprise, répondent dans leur patois : « Pas guère, Madame ! »

Et la Vierge se fait leur catéchiste :

Ah ! mes enfants, il faut bien la faire, soir et matin. Quand vous ne pourrez pas mieux faire, dites seulement un **Pater** et un **Ave Maria** ; mais quand vous aurez le temps et que vous pourrez mieux faire, il faut en dire davantage.

Puis la Vierge revient à son sujet préféré : la sanctification du dimanche :

Il ne va que quelques femmes un peu âgées à la messe ; les autres travaillent tout l'été, le dimanche ; et l'hiver, quand ils ne savent que faire, ils ne vont à la messe que pour se moquer de la religion.

Elle ajoute :

Le carême, ils vont à la boucherie comme des chiens.

D'aucuns ont feint de se scandaliser de rencontrer une expression si brutale sur les lèvres de la Vierge. Ils oublient que cette comparaison se trouve plusieurs fois dans nos saints Livres. Et si la Vierge l'a employée, c'est qu'elle voulait souligner vigoureusement le sen-

sualisme, le manque d'esprit de pénitence, qui est un des grands fléaux de la société moderne.

Avant de terminer son message, la Belle Dame va donner à l'un des enfants une preuve de son caractère surnaturel, en lui dévoilant un petit détail de sa vie passée, que personne ne peut connaître.

Enfin, la Belle Dame termine son discours en disant :

« Eh bien ! mes enfants, vous le ferez passer à tout mon peuple ! »

Consigne d'apostolat, qu'elle prononce en français, pour bien faire voir qu'elle la confie non seulement aux petits bergers, mais encore à tous les pèlerins de l'avenir.

L'Assomption



Les enfants comprennent que la communication céleste est terminée ; ils s'écartent un peu et la Vierge passe entre eux, franchit le ruisseau et commence à gravir la pente du valon en suivant l'itinéraire qui a été, plus tard, jalonné par les quatorze stations du chemin de la Croix. Elle ne marche pas ; elle glisse sur les hautes herbes qui s'inclinent à peine sous ses pieds. Les enfants la suivent, Maximin à sa droite, Mélanie à sa gauche... Arrivée sur la hauteur, à l'endroit qui est actuellement occupé par la statue de l'Assomption, la Belle Dame se soulève, à peu près à un mètre cinquante au-dessus du sol ; elle resté là, un moment, immobile, le visage tourné vers le sud-est, vers Rome peut-être... Ses larmes ont cessé de couler ; elle abaisse son regard vers Mélanie, puis, elle disparaît...

Elle s'est élancée, le bras tendu, pour saisir une des roses qui ornaient le costume de la Vierge ; mais sa main s'est refermée sur le vide : tout avait disparu.

Après l'Apparition

Les enfants restent d'abord muets de stupeur ; puis ils échangent quelques réflexions, se demandant quel pouvait être ce personnage



mystérieux qui leur est apparu, et ils retournent à leurs troupeaux.

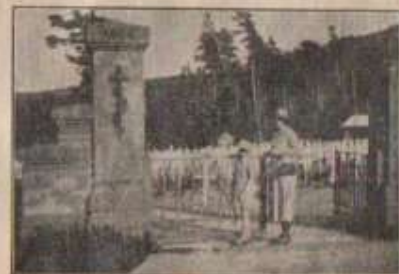
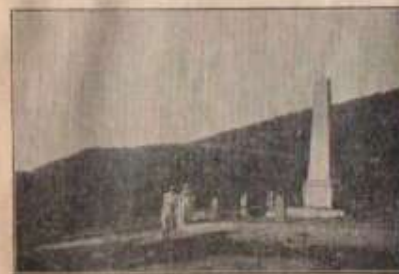
Le soir, à l'heure accoutumée, ils redescendent aux Ablandins. A peine arrivé, Maximin, qui est très expansif, se précipite chez ses maîtres pour leur conter la grande nouvelle. Il n'y a personne chez les Selme. L'enfant va chez les voisins et trouve la vieille mère Pra, assise dans un coin de la cuisine. « Mère Pra, dit-il, avez-vous vu la Dame en feu qui nous a amusés sur la montagne ? » Et la bonne femme crut, tout d'abord, que le petit berger avait perdu la tête. Mais l'enfant lui fait son récit. Entre temps, la famille s'est réunie ; tout le village est alerté et Maximin recommence son récit pour tout ce monde. On va chercher Mélanie à l'étable où elle était restée. Elle monte et raconte la même histoire que le petit garçon. Et ce fut, ce soir-là, un bel émoi parmi les gens des Ablandins, dont les avis, d'ailleurs, étaient partagés. Les uns étaient tout disposés à croire ; telle la mère Pra qui disait : « Ce ne peut être que la Sainte Vierge que vous avez vue, car il n'y a qu'elle dont le fils commande au ciel ». Les autres se montraient plus sceptiques, tel le fils Pra, un jeune homme de 25 ans, qui disait : « Avec ça, j'irai croire que cette petite fille a vu la Sainte Vierge, elle qui ne fait seulement pas sa prière ! »

On décida que les enfants iraient, le lendemain, tout raconter à M. le Curé.

Le curé de La Salette, M. l'abbé Perrin, était un bon vieillard, « simple de mœurs et de langage », mais qui ne fit pas preuve, en la circonstance, de toute la prudence, de tout l'esprit critique que nous aimerions aujourd'hui à trouver chez lui. C'était « une belle âme », et c'est là son excuse.

Le dimanche matin, avant la messe, les deux enfants se présentent à la cure et sont reçus par la servante, Mlle Françoise. Ils demandent à parler à M. le Curé. Mlle Françoise leur répond : « M. le Curé est occupé, mais vous pouvez me dire à moi, ce que vous venez lui dire à lui ». Et les deux enfants s'exécutent.

M. le Curé qui était dans la pièce voisine, en train de préparer son



Vieux souvenirs à rappeler à la jeunesse :
Le Linge et le cimetière des Chasseurs alpins

prône, entendait tout. Aussi, quand les enfants ont fini leur récit, il sort de sa chambre, tout en larmes, et leur dit : « Ah ! mes enfants, vous êtes heureux d'avoir vu la Sainte Vierge ! Je disais bien à mes paroissiens qu'il ne fallait pas travailler le dimanche. Mon Dieu ! Qu'allons-nous devenir ? »

Le bon saint homme avait été convaincu du premier coup. Il va à l'église pour dire la messe, et arrivé à l'Évangile, il oublie le beau sermon qu'il avait sans doute préparé et se met à raconter ce qu'il a entendu dire aux enfants. Et comme il était très ému, il pleurait, il bredouillait : de sorte que personne ne comprit ce qu'il disait.

Après la messe, il y avait réunion du Conseil municipal. Le maire, M. Peytard, grand-père du maire actuel, qui avait, en bon paroissien, assisté à la messe, dit à ses conseillers : « Mais, que diable a voulu dire notre Curé ? Je n'ai rien compris à son sermon... ». Alors, Jean Moussier, le conseiller des Ablandins, qui, la veille, avait entendu le récit des enfants, lui rapporta l'affaire. M. le Maire, qui avait une certaine culture, haussa les épaules, prenant tout cela pour des racontars de bonne femme. Mais, dans la journée, plusieurs personnes et le garde champêtre en particulier, vont le trouver pour lui dire les bruits étranges qui circulent dans le pays. Si bien que, vers la fin de l'après-midi, M. le Maire, intrigué et voulant en avoir le cœur net, monte aux Ablandins pour interroger les bergers.

Il ne trouve que Mélanie. Dès le matin, après sa visite à la cure, Maximin était redescendu à Corps. Sa huitaine était terminée ; le berger qu'il remplaçait était guéri. On le rendait à sa famille.

Et cette circonstance m'apparaît providentielle. Dès le lendemain de l'Apparition, les deux voyants sont séparés. Ils ne se rencontreront plus jusqu'à la fin décembre. Pendant ce temps, ils seront interrogés séparément, maintes fois, et on ne pourra jamais relever dans leurs récits la moindre contradiction.

M. le Maire interrogea donc Mélanie qui lui dit simplement son histoire. Il prend un air courroucé et la menace des gendarmes, de la prison, si elle continue à répandre des nouvelles si alarmantes. L'enfant répond que malgré les gendarmes et la prison, elle continuera à répéter ce que la Belle Dame lui a confié. M. le Maire se fait doux, caressant ; il offre même à l'enfant trois pièces de cinq francs pour qu'elle se taise. Mélanie « les lui jette contre », suivant son expression.

Et M. le Maire descendit des Ablandins passablement intrigué.

Le lendemain, sous prétexte d'aller voir sa vigne, au bord du Drac, il se rend à Corps et interroge Maximin. L'enfant lui fait son récit, absolument identique à celui de Mélanie.

Et ce fut la première enquête menée sur le fait de La Salette. D'autres allaient suivre, car le bruit de cet événement se répandit très vite



dans la région et un mouvement de curieux — des pèlerins déjà — se dessina vers la sainte montagne ; de sorte que l'autorité ecclésiastique dut intervenir.

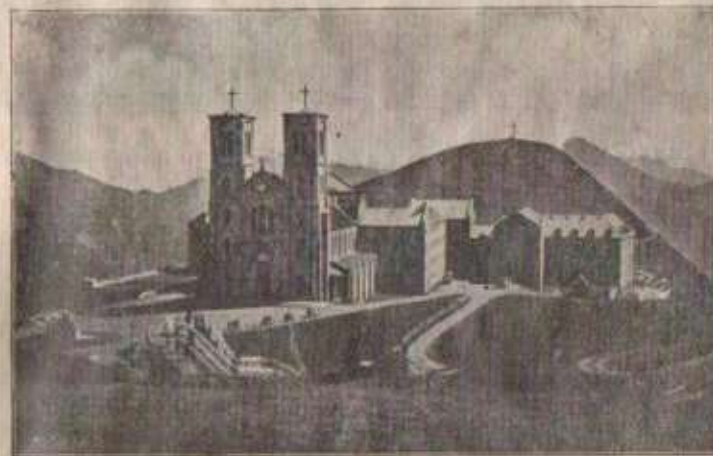
Le 9 octobre, Mgr de Bruillard, évêque de Grenoble, adresse à ses prêtres une circulaire pour leur recommander une grande réserve et leur interdire, sous des peines sévères, de se mêler aux manifestations qui pourraient se produire. En même temps, il créait une Commission d'enquête, chargée d'étudier le fait de La Salette.

Cette Commission, composée des chanoines de la Cathédrale, des professeurs du Grand Séminaire, et, plus tard, des Curés de la ville de Grenoble, travaillera pendant cinq ans, interrogeant à plusieurs reprises les enfants et les premiers témoins de leurs dires, étudiant les premiers miracles qui se sont produits par l'emploi de l'eau de La Salette et l'invocation de la Vierge.

La conclusion fut celle de Mgr Philibert de Bruillard, évêque de Grenoble, qui, le 19 septembre 1851, publia son Mandement doctrinal, dans lequel, après avoir résumé les travaux de la Commission d'enquête, il déclarait « certaine et indubitable » l'Apparition de la Sainte Vierge sur les montagnes de La Salette et autorisait ses fidèles à l'invoquer sous son nouveau vocable de « **Notre-Dame de La Salette, réconciliatrice des pécheurs** ».

La Vierge s'est chargée de confirmer elle-même cette décision de l'Évêque par les miracles d'ordre physique ou moral, qu'elle n'a jamais cessé d'accorder à la prière de ses pèlerins, et dont les 6.000 ex-voto, qui tapissent les murs de son Sanctuaire, sont les authentiques témoins.

Et près de la statue de la Vierge qui pleure, la « petite fontaine » continue de faire entendre, nuit et jour, son perpétuel murmure, comme si elle voulait, en la berçant, endormir sa sollicitude maternelle...



L'Église et les Hôteleries du Pèlerinage

LA BELLE FRANCE



Nice. — La Promenade des Anglais



Saint-Raphaël



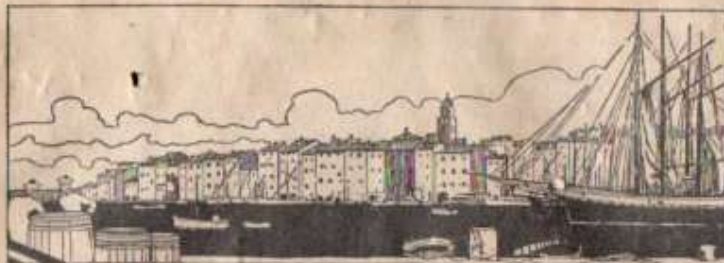
Cannes



Rade de Villefranche



Eze et le cap Ferrat



LA FOLLE CROISIÈRE

POUR la joyeuse croisière le navire appareillait...

Avec sa fine carène, son pavillon claquant à la brise, ses hublots pareils à cent yeux curieux, ses rambardes étincelantes, c'était un coquet et fameux navire qui, longtemps, sous la conduite d'habiles capitaines, avait couru les routes du monde. Sous des cieus brûlants ou glacés, il avait tour à tour, fendu de son étrave des eaux plates et calmes, s'était balancé aux larges houles de l'océan, avait plongé, les jours de tempête, au creux des lames couronnées d'écume livide que le vent déchiquetait et crachait en embruns jusqu'aux hunes.

Aujourd'hui, radoubé à neuf et plus fier que jamais, il allait partir encore, chargé de passagers pour une croisière vers la belle aventure aux pays d'outre-mer. Il allait partir... mais dans quelles étranges et nouvelles conditions !

Les passagers s'étaient avisés, en effet, que le capitaine et ses officiers exerçaient à bord une autorité despotique et oppressive et qu'il n'était que temps que le commandement changeât de mains et leur revint. Ne payaient-ils pas ? N'étaient-ils pas le nombre ? Leur intérêt à tous n'était-il pas la somme des intérêts de chacun ?

A la lumière de ces évidences, on débarqua donc l'état-major. Mais, comme les passagers étaient nombreux, d'avis divers, aussi bien sur le but de la croisière que sur les moyens de naviguer, comme personne n'avait droit à revendiquer d'emblée le commandement, ce qui fût revenu à remplacer une tyrannie par une autre, conclusion absurde, et comme enfin il s'agissait d'instaurer le règne de la Raison et de la Justice, on convint de ce qui suit : Chaque samedi soir, les passagers quoiqu'il advînt et quelles que fussent les circonstances, désigneraient à la majorité des voix un état-major pour la semaine suivante, qui mènerait toutes choses à sa fantaisie jusqu'à l'autre samedi soir. Cette convention faite, la sirène mugit, l'ancre fut levée, le navire démarra et chacun s'organisa, pour sa plus grande commodité personnelle, bien entendu, mais aussi en vue de jouir le plus possible du privilège de voir le navire faire route conformément à ses idées.

Des groupes se formèrent donc suivant la diversité des goûts et des affinités.

Il y eut le groupe solennel des « Sages et Barbaques », qui décida que fixer un but à la croisière était enfantillage et folie et que tout dépendait de l'opportunité. Il prit pour devise : « Ni babord, ni tribord ! » Il y eut le groupe « Evolution », qui déclara que la navigation était un perpétuel devenir, qu'avancer c'était progresser et que, par conséquent, pourvu que l'on se mût, où qu'on allât, c'était vers le Progrès. Il y eut le groupe des « Amis du bar », qui s'en fichaient. Il y eut le groupe de ceux qui voulaient que la cloche du déjeuner sonnât à onze heures et celui de ceux qui voulaient qu'elle sonnât à midi. Le groupe « Justice » réunit ceux qui s'indignaient que la proue fût toujours à l'avant et la poupe toujours à l'arrière ; quelques modérés se rallièrent à ce point de vue et proposèrent une marche alternative « machine avant », « machine arrière », mais leurs avances furent repoussées. Les « Social-melliflue » et « Vitriolo-social » se disputèrent les quatre cents voix des passagers de pont en leur promettant les cabines de luxe qui comportaient vingt places. Il y eut le groupe qui voulait peindre tout en jaune et celui qui voulait peindre tout en rouge, et puis il y eut, enfin, la grande fédération inter-groupes qui prit pour nom et pour devise : « A bas la tempête ! »



Comment ne se fût-on pas rallié à de si bons cœurs ? la mer elle-même leur devait son sourire ; pour l'adoucir, n'avaient-ils pas fait émousser le tranchant de l'étrave et sculpter comme une figure de proue, une colombe tenant un rameau d'olivier ? Mais, ce qu'il fallait surtout c'était effacer jusqu'à l'idée de tempête, cette immorale, cette affreuse, cette homicide idée. C'est pourquoi les ceintures de sauvetage furent retirées des cabines et des coursives et jetées dans la cale, les canots furent désarmés et comme ils masquaient la vue on décida de les abandonner à la mer...

Quelques naïfs et arriérés, ainsi qu'un petit groupe d'énergumènes et non-conformistes, qui regrettaient le capitaine, se permirent cependant de faire remarquer que le temps qui était au beau depuis le départ, pouvait se gâter, que le baromètre justement.... Mais ils n'eurent pas le loisir d'achever, on étouffa leurs voix sous les huées, on leur jeta à la face l'opprobre suprême : « Tempétistes ! » Soit dit en passant les « Social-melliflues » se distinguèrent par leur violence.

Quelques semaines, les choses allèrent ainsi. La brise était légère, mille petits flots miroitants et jaseurs caressaient en fuyant la carène qui laissait derrière elle sur l'eau d'émeraude un double ruban de bulles claires comme mousse de champagne.

Chaque soir, on procédait à l'élection de l'état-major. Si le navire suivait une étrange route et zigzag, tantôt au nord, tantôt cap au sud, c'est à peine si chacun apercevait les changements de direction.

Il y eut même une certaine histoire de plafond crevé dans la soute aux vivres qui eut pour résultat de faire élire un samedi une équipe de « Sages et Barbaques ». Ceux-ci gardaient au fond du cœur une inquiétude inavouée sur la possibilité d'un changement de temps, mais si grande était la peur de passer pour « tempétistes » que ce furent eux qui abandonnèrent le dernier canot et brisèrent le baromètre.

Et ce fut cette même semaine que, le vendredi, sur la fin de l'après-midi, toute brise tomba, le ciel prit une teinte de plomb et, le soir, le soleil se coucha dans une brume couleur de sang.

Le lendemain, bien qu'il n'y eût pas un souffle, une houle profonde creusait la mer comme sous l'action de quelque force mystérieuse. A l'horizon montait une nue d'un noir sale, frangée de soufre ; l'air était chaud, rare et comme chargé d'angoisse. L'état-major, un peu pâle, se réunit, délibéra. « Ne pourrait-on changer de route ? dit l'un, il est encore temps de fuir devant la... » « Chut ! ne prononcez pas ce mot, dirent les autres, peut-être sans les élections pourrions-nous.... mais elles ont lieu tout à l'heure, nous ne pouvons engager la volonté populaire ! Si nous sommes réélus, nous aviserons... »



Entre temps, d'étranges remous d'écume venaient d'apparaître au loin par l'avant, des roches sous-marines, sans doute, des brisants.

Les élections eurent lieu. Dans le malaise général, et à cause de ce malaise, la fédération « A bas la tempête ! » l'emporta à une énorme majorité... après quoi l'on gouverna droit sur les brisants.

Puis la nuit vint et ce fut l'horreur des ténèbres et de la tempête hurlante. Si un témoin se fût trouvé là, autre que les grands oiseaux de mer qui tournoyaient en criant, il eût pu lire à la lueur des éclairs, à l'arrière du navire ballotté parmi les récifs, le nom : « FRANCE ».

Ici, lecteurs, s'interrompt inachevée cette histoire douce-amère. Le navire bien construit se « sauva-t-il lui-même ? » Le vrai capitaine l'avait-il suivi et put-il en reprendre à temps le commandement ?... ou bien ?... Nous l'ignorons.

Mais nous sommes assurés que, sous la fiction, vous avez trouvé le réel et qu'une fois de plus vous aurez senti et comme touché que le système d'après lequel s'ordonnent les destinées de notre pays, est loin de la perfection...

H. NEYRAND.



— Y veut plus marcher ! Faudra augmenter le prix des billets...



— Tl sais, mon Zami, y a pas bon... avec la crise y a plus moyen de tripler le prix de revient !



— Vous me semblez n'avoir pas beaucoup le goût du travail ?
— Si M. le Président voulait me trouver une petite place de juge...



— Alors, Monsieur le Député, et ces économies ?...
— Mais, je m'en occupe, je vais voter la diminution des impôts et l'augmentation des traitements !...

Chaque fois que la semaine se zag, tant qu'on s'apercevait qu'il y eut rien aux vivres qui eurent de « Sages et B inquiétude, mais si furent e... nètre.



Les « Linotypes » typographique de

Amis... cet almanach du « Vieil Ami » n'est qu'un début, accueillez-le avec sympathie. Une œuvre intéressante et féconde commence.